



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

H. Thieme 1940

718

.07

1198



DIVERS

Jeux Rustiq.

AUTRES INIMIS PUE'LORES

de

JOACHIM DU BELLAY

Angévin

Collationné sur la première Edition

(Paris, 1558)



PARIS

Isidore LISEUX, 5, Rue Serin

1875



DIVERS

JEUX RUSTIQUES



DIVERS
Jeux Rustiques

et

AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES

DE

JOACHIM DU BELLAY
Angevin

Collationné sur la première édition
(Paris, 1558)



PARIS

Isidore LISEUX, 5, Rue Scribe
1875



44

Library

7

H. P. Thieune

4-19-41

Voici, au jugement de Sainte-Beuve, les plus agréables vers qui soient sortis de la plume de Joachim Du Bellay, l'un des illustres de la Pléiade Française, «le premier après Ronsard».

Ce docte et gentil Poète, nous le constatons avec bonheur, appartenait aux Ordres sacrés. A trente-six ans, il était chanoine (aucuns disent archidiacre) de Notre-Dame de Paris, et il venait d'être nommé à l'archevêché de Bordeaux, lorsque la mort le surprit, le 1^{er} janvier 1559, une année à peine après la publication de ces Jeux Rustiques. Son orthodoxie, on peut donc le croire, avait résisté aux entraînements réformateurs de l'époque, et même, ce qui est plus rare, aux épreuves d'un séjour prolongé à Rome. Cependant elle n'avait rien de farouche, rien d'exclusif : Du Bellay, disons le mot, était un Catholique libéral. Sa blanche main de chanoine, à demi noyée dans les dentelles du surplis, savait distribuer l'encens entre les divinités qui occupent l'esprit des mortels ; il passait sans difficulté de l'autel de Marie à celui de Vénus ; peut-être même, agenouillé tour à tour devant

MS. 105.41.90A

⊙

l'une et l'autre, se laissait-il quelque peu attarder aux pieds de la dernière : mais qui aurait le cœur de lui en faire un crime ? La nouvelle maîtresse du genre humain a-t-elle des charmes si extraordinaires, que l'ancienne, l'Alma Venus des aïeux, en soit tout à fait oubliée ?

Une chose, d'ailleurs, honore son caractère : c'est la manière ronde et gaillarde dont il mène de front son double culte. Ne vous figurez pas trouver en lui un de ces Lévités qui, pour satisfaire leur sensibilité amoureuse, ont besoin du demi-jour des chapelles, et dont l'œil craintif se façonne discrètement une Phryné sous la robe montante de la Vierge. Ne vous figurez pas non plus qu'il s'agisse d'un Pétrarque (prêtre aussi, celui-là), soupirant pour une beauté morte. Non, non, le jeune et galant chanoine Du Bellay y va de plus franc jeu ; il confesse, il proclame tout haut sa prédilection pour la beauté terrestre, palpable et vivante. Écoutez-le, parlant à sa Dame, comme il se moque des Pétrarquistes :

J'ay oublié l'art de Pétrarquizer,
Je veulx d'Amour franchement deviser.

.....
Je ry souvent, voiant pleurer ces fous,
Qui mille fois voudroient mourir pour vous...

Mais quant à moy, sans feindre ny pleurer,
Touchant ce poinct, je vous puis asseurer,
Que je veulx sain et dispos demeurer,
Pour vous faire service.

Sain et dispos, pour vous faire service : à la bonne heure! voilà qui réconcilie avec la dévotion orthodoxe ; voilà qui justifie notre vénérable Maître, l'Évêque d'Orléans, d'avoir pris si vigoureusement en main la défense des Poètes païens, contre ces bigots moroses et ignares qui étoufferaient sans pitié le moineau de Lesbie dans un pli de leur camail.

Cette figure de Du Bellay, prêtre et poète erotique, mérite assurément de captiver notre attention ; toutefois sa poésie a des attrait variés, qu'il serait injuste de ne point voir. Le sentiment de la nature, dont certains critiques attribuent le monopole à la littérature moderne, y apparaît sous une forme à la fois savante et naïve. Plusieurs des plus jolies pièces, à la vérité, sont des imitations, mais des imitations à la manière de La Fontaine. Du Bellay, qui avait passé trois ans à Rome, s'était familiarisé avec les poètes Latins de la Renaissance Italienne : Naugerius, entre autres, ou Navagero, « ce noble Vénitien, » dit Sainte-Beuve, « qui offrit à Vulcain, c'est-à-dire qui brûla ses premières Sylves imitées

de Stace, quand il se convertit à Virgile, et qui sacrifiait tous les ans un exemplaire de Martial en l'honneur de Catulle. Or, on sait la jolie chanson de Du Bellay :

! A vous troppe légère, etc.

L'original est de Naugerius; il faut le citer pour faire comprendre de quelle manière Du Bellay a pu être inventeur en traduisant : »

VOTA AD AURAS.

Auræ quæ evibus percurritis aera pennis,
Et strepitis blando per nemora alta sono,
Serta dat hæc vobis, vobis hæc rusticus Idmon,
Spargit odorato plena canistra croco.
Vos lenite æstum, et paleas sejungite inanes,
Dum medio fruges ventilat ille die.

Un autre petit poëme, élégamment imité par Du Bellay, c'est le Moretum de Virgile, transporté du Latium dans le pays Angevin. Ce moretum était un ragoût composé d'herbes, d'ail, de fromage et de vinaigre : on verra qu'il ne perd rien de son piquant à être accommodé par le brave laboureur Marsault, assisté de la grosse Limousine Catou.

Au reste, qu'il imite ou qu'il invente, ses Chansons, ses Idylles champêtres, Baysers, Villanelles, Élégies d'amour, ont un naturel, une fraîcheur qu'on trouve rarement chez les poètes Français de son époque.

Les dernières pièces du Recueil, la Courti-

sanne repentie, la Contre-repentie, la Vieille Courtisane, sont d'un ordre différent : de véritables tableaux de mœurs, qui dénotent chez l'auteur quelque chose de plus qu'une observation superficielle, nous dirons volontiers une pratique intime du sujet. Malgré quelques traits satiriques, on sent que le poète a un faible pour l'héroïne à qui il fait raconter ses splendeurs et ses misères. Si respectueux qu'il soit de la discipline de l'Église, les doléances de la vieille courtisane Romaine lui vont au cœur, et peu s'en faut qu'il n'accuse avec elle ce nouveau Pape, infidèle aux traditions libérales de ses prédécesseurs, ce Paul IV, dont elle se plaint si aigrement,

Pour avoir mis d'une loy rigoureuse
Dessous les pieds la franchise amoureuse,
Abolissant d'un édict défendeur
Ce qui estoit de Rome la grandeur.
Car si de ceux que Rome plus honore,
De courtisans, et des autres encore
On veut ainsi les plaisirs limiter,
Quelz estrangers y viendront habiter?
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remède
Exerceront l'amour de Ganymède.

Vrai est que dans la pièce finale, l'Hymne de la Surdité, à Pierre de Ronsard, Du Bellay, au nombre des avantages qui lui font désirer d'être tout à fait sourd, met celui de n'ouïr

..... dire mal de ce bon Père Saint,
Dont ores sans raison toute Rome se plaingt,

Blasant sa cruauté, et sa grand' convoitise,
Qui ne craint (disent-ils) aux despends de l'Église
Enrichir ses nepveux...

Le « bon Père Sainct », on le devine aisément, était à ménager pour un aspirant à l'archevêché de Bordeaux ; et quant au népotisme, ce n'était pas le jeune cousin du Cardinal Du Bellay, dont la succession lui était promise, qui aurait pu déceemment le trouver mauvais. Il n'y a donc point là de motif suffisant pour suspecter ce libéralisme dont nous lui avons fait honneur.

Nous terminerons par un vœu sincère : puisse ce titre de Catholique libéral ne pas fermer à Du Bellay les portes de la bonne ville d'Angers, sa patrie ! Dans son Avertissement (page XII), il nous invite à employer à sa lecture « les mesmes heures qu'il a employées à la » composition : c'est le temps qu'on donne ordinairement au jeu, aux spectacles, aux banquetz, et autres telles voluptez de plus grands fraiz, et bien souvent de moindre plaisir, » pour le moins de récréation moins honneste ». Espérons que l'Université Catholique d'Angers appréciera cette pieuse intention, et qu'elle permettra au vieux Poëte, son compatriote, de tenir compagnie à ses élèves, dans la chaste cellule où le Règlement les confine, le soir, après dix heures.

I. L.

Au Lecteur.

L'avarice, et impudence de certains Imprimeurs, qui ne font conscience de se jouer de la réputation d'autrui, pour faire indifféremment leur profit de tout ce qui tombe entre leurs mains, a esté cause (amy lecteur) que contre ma volonté j'ay cy devant publié la plus grand' part de ce que tu liz de moy, comme je fais encores de ce que je t'offre maintenant. Car combien que ce qui en est le meilleur (s'il y a rien de bon) ne mérite l'impression, si est-ce que j'ayme beaucoup mieulx, que tu le lises imprimé correctement, que dépravé par une infinité d'exemplaires, ou, qui pis est, corrompu misérablement par un tas d'imprimeurs non moins ignorans, que téméraires et impudens. Ce qui m'a contrainct de recueillir par cy par là, comme les fuyletz de la Sibylle, toutes ces petites pièces assez mal cousues, mais qui, peult

estre, ne te donneront moins de plaisir que beaucoup d'autres plus graves, plus polies, et mieulx agencées. Reçoy donques ce présent, tel qu'il est, de la mesme volonté, que je te le présente : employant les mesmes heures à la lecture d'iceluy, que celles que j'ay employées à la composition : c'est le temps qu'on donne ordinairement au jeu, aux spectacles, aux banquetz, et autres telles voluptez de plus grands fraiz, et bien souvent de moindre plaisir, pour le moins de récréation moins honneste, et moins digne d'un esprit libéralement institué. Quoy que ce soit, ceulx qui sont ou si sévères, que rien ne leur plaist s'il n'est plein de doctrine, et antique érudition, ou si délicatz, que leurs oreilles rejectent toutes choses, si elles ne sont élaborées en perfection, le tiltre du livre les admoneste de ne passer plus avant, et se réserver à d'autres œuvres que je leur garde, plus dignes d'eux, j'entens s'ilz me veulent départir tant de faveur, et à eulx mesmes tant de loysir, que de les lire.

A Dieu.



DIVERS

JEUX RUSTIQUES

ET AUTRES ŒUVRES POÉTIQUES

DE

J. DU BELLAY

A MONSIEUR DUTHIER

CONSEILLER DU ROY, ET SECRÉTAIRE D'ESTAT



*D*UTHIER, dont la diligence,
Le sçavoir et la prudence,
L'expérience et la foy,
D'un ordinaire exercice
Travaillent pour le service
De la France et de son Roy :

*Encores qu'on ne raisonne
Que de Mars et de Bellonne,
De discorde et de fureur,*

*De soldatz, et de gendarmes,
D'assaults, de sièges, d'allarmes,
De feu, de sang, et d'horreur :*

*Ne laisse pourtant de lire
Les petits vers, que ma lyre
Te vient présenter icy,
Meslant au bruit des trompettes
Le son des doulces musettes,
Pour addoucir ton soucy.*

*Les vers qu'icy je te chante,
Duthier, je ne les présente
A ces sourciæ renfrongnez,
Ausquelæ tel jeu ne peut plaire,
Et qui souvent à rien faire
Sont les plus embesongnez.*

*Mais c'est pour toy que je sonne,
Mais c'est à toy que je donne
Le miel de telles doulceurs,
Où des affaires plus graves
Souvent le soucy tu laves,
Cher nourrisson des neuf Sœurs.*

*Ne crains point qu'à tes oreilles,
Lors qu'aux affaires tu veilles,
Je me vienne présenter :
Ma Muse non importune
Espiera l'heure opportune,
Pour tes oreilles tenter.*

*Elle fournira ta table
D'un entre-mez délectable :
Et en te parlant de moy
Dira combien je t'honore,
Et de quels liens encore
Tu m'as obligé vers toy.*

*Je bastis à ta mémoire
La plus mémorable gloire,
Dont je fus onques sonneur.
Pendant la monstre je t'offre
Des pièces qu'au fond du coffre
Je réserve à ton honneur.*





LE MORETUM

DE VIRGILE

C'ESTOIT au poinct, que la nuict hyver
Approche plus de l'estoile journalle,
Et l'éveilleur du rustique séjour
Jà par son chant avoit prédicit le jour :
Lors que Marsault, qui pour tout héritage
Ne possédoit qu'un petit jardinage,
Craignant dès-jà la faim du jour suivant
De son grabat tout beau se va levant,
Et tastonnant avecques main soigneuse
L'obscurité de la nuict sommeilleuse,
Cherche le feu, lequel il a trouvé,
Après l'avoir à son dam esprouvé.

Là d'une souche à demy consumée
Sortoit encor quelque peu de fumée,
Et soubz la cendre estoit le feu caché :
Alors Marsault avecques front panché
Sur le foyer, vient approcher sa mèche,
Et attirant un peu d'estoupe seiche
D'un fer pointu, soufle tant et si fort,
Qu'il alluma le feu jà demy mort.

*L'obscurité fait place à la chandelle :
Marsault chemine, et tousjours autour d'elle
Porte la main, pour la garder du vent,
Puis ouvre un huis, qui estoit au devant.
D'un moncelet de froment il va prendre
Autant que peult la mesure comprendre,
Qui environ seize livres contient.
Il part de là : à la meule s'en vient :
Et sur un aix servant à cest affaire
Met près du mur son petit luminaire.*

*Alors il va desplier ses bras nuds,
Ses deux gros bras bien nerveux et charnus,
Portant de chèvre une peau hérissée
Dessus le flanc rustiquement troussée :
Prend le ballay, et tout à l'environ
Va nettoyant la meule et le gyron :
Et puis il met les mains à l'exercice,
Et à chacune ordonne son office.
Avec la gauche il faict tumber le grain
Dessous la meule, et avec l'autre main
Donne le tour, d'un rond, qui point ne cesse.
Le blé moulu tombe en farine espesse.*

*Aucunefois d'un travail successeur
La gauche tourne, et soulage sa sœur :
Luy mesme aussi quelquefois se soulage,
Chantant des vers, et chansons de village.
Alors Catou il huche haultement.
Pour tous servans il avoit seulement*

*Ceste Catou, qui à sa laide mine
 Montrait assez qu'elle estoit Limousine.
 Les cheveux roux, et le teinct tout haslé,
 La lippe enflée, et le sein avallé,
 Le ventre gros, gembe grosse, et grands plant,
 Et aux talons tousjours mules et fentes.*

*Marsault luy dit, qu'elle face du feu,
 Que l'eau soit chaulde, et après qu'il a veu
 Son blé moulu, il le prend, il le sasse :
 Le son demeure, et la farine passe.*

*Puis sur un aix l'agence tout soudain,
 Verse l'eau tiède, et en menant la main
 Tout au travers, pestrit tout pesle mesle :
 Avecques l'eau la farine se mesle.
 Des grains de sel il y respand aussi :
 L'œuvre se forme, et devient espoissi.
 Avec la paulme en rond il le façonne,
 Presse le moule, et sa marque luy donne,
 Le porte au feu (Catou premièrement
 Avoit le lieu nettoyé proprement) :
 D'un test vouté il a faict sa fournaize.
 Et ce pendant que la tuyle et la braiçe
 Font leur devoir, Marsault ne chomme pas,
 Mais se pourvoit d'autres metx et repas,
 Pour ne trouver, à la manger seulette,
 Fade saveur au goust de sa galette.*

*De chair de porc par le sel endurci
 Les gros quartiers, et les iambons aussi*

*N'estoient pas là penduz pour son usage,
Mais seulement le rond d'un vieux fourmage
Par le milieu traversé d'un genet,
Et tout au près un vieux fagot d'aneth.
Luy donc aiant le soing de sa pasture,
Pour son disner cherche autre nourriture.*

*Joignant la loge, où Marsault habitoit,
Fut un jardin, un jardin qui estoit
D'un peu d'oziers clos devant et derrière,
Et de roseaux à la canne légère :
Petit de lieu, mais d'herbes bienourny.
Ce jardin là n'estoit pas dégarny
De ce qui sert à un pauvre mesnage :
Souvent le riche y prenoit son usage.
Quant au labeur, cela ne luy coustoit
Que l'entretien : cest entretien c'estoit,
Quand quelque feste, ou saison pluvieuse
Avoient rendu sa charrue ocieuse.*

*Marsault sçavoit les plantes disposer,
Marsault sçavoit semer et arroser :
Là se trouvoit toute herbe de potage,
Là s'espandoit la bette au grand feuillage,
Et la vinette espesement croissant,
Avec la mauve, et l'eaule verdissant.
Les chichespois y prenoient nourriture,
Oignons, pavotz d'endormante nature,
Là s'estendoit la friande laictue,
Et là s'enfloit la coucourde ventrue.*

*Cela n'estoit de Marsault le manger.
 (Car qui estoit plus que luy ménager?)
 Son revenu au peuple estoit utile,
 Il en portoit certains jours à la ville,
 Et puis au soir retournoit à grand' joye
 Léger d'espaule, et chargé de monnoye.
 Bien peu souvent de la chair achetoit,
 Le rouge oignon son appétit domtoit,
 Et le pourreau bien teillant : quelquefois
 Il se paissoit de cresson allenois,
 Qui prend au nez, d'endive, et de roquette
 Bonne aux vieillards. Voylà comment se trai
 Le bon Marsault, qui songeant à son cas
 En son jardin va chercher son repas.*

*Premièrement grattant un peu la terre,
 Quatre aulx espaix de racine il déterre,
 Arrache aussi des coriandres gresles,
 Et du persil aux petites umbelles,
 De verde rue il s'est aussi pourveu,
 Puis tout joyeux s'assied auprès du feu :
 Huche Caton, demande le mortier,
 Plume l'oignon, prend ce qui faict mestier,
 Jette le reste, et puis en belle eau frotte
 Bien nettement la terreuse échalotte,
 Et tout cela vous jette dans le fond
 De son mortier, qui fut cavé en rond.*

*Des grains de sel il y met d'avantage,
 Il y adjouste encores du fourmage*

*Dur et salé, et puis ces herbes là
 Dont j'ay parlé, jette sur tout cela :
 Et puis dessoubz ses aynes hérissées
 De la main gauche a ses robbes troussées,
 De l'autre main il va pilant les aulx,
 Dont la senteur offense les nazeaux :
 Le suc de l'un avec l'autre s'assemble,
 Le pilon tourne, et brize tout ensemble.*

*Lors peu à peu cestuy perd sa valeur,
 Et eestuy-là : tous n'ont qu'une couleur,
 Qui pour le blanc, n'est du tout verdissante,
 Ny pour le verd, toute aussi blanchissante.
 Souvent Marsault, comme tout courroucé,
 Souffle, renifle, et d'un nez retroussé
 Maudit ses aulx : souvent torche ses yeux
 Du bout des doigts, souvent tout furieux
 Va maugréant la vapeur innocente.
 Dès-jà se fait la matière plus lente
 Qu'au paravant : le pilon qui tenoit
 Dans le mortier, plus lentement tournoit.*

*Or' il y mesle un peu d'olif, et ores
 Un petit fil de vinaigre, et encores
 Remesle tout, et puis une autre fois
 Le mesle encor' : puis avecques deux doigts
 Finablement le mortier environne,
 Et en tourteau la matière façonne.*

*Voilà comment la saulse lon faisoit,
 Qui MORETUM en latin se disoit.*

*Catou soigneuse avecques la main nette
 Encependant tire aussi sa galette.
 Ainsi Marsault ne craignant plus la faim
 Pour ce jour-là, se dépesche soudain,
 Prend son chapeau, ses guestres, et se rue
 Avec ses bœufz au faict de la charrue.*

VŒUZ RUSTIQUES

DU LATIN DE NAUGERIUS

A CÉRÈS

*REGARDE, ô Cérès la grande,
 Danser la rustique bande
 Des laboureurs assemblez
 A la semence des bledz.*

*Fay que le grain ne pourrisse
 Par la pluie, et ne périsse
 Par l'hyver trop avancé
 Le sillon ensemencé.*

*Que la malheureuse avéne
 Ne foisonne sur la plaine
 Ny toute autre herbe qui nuit
 Au grain dont vient le bon fruit.*

*Qu'un fort vent meslé de gresle
Ne renverse pesle mesle
Le blé sur terre haulsé
De telle fureur blessé.*

*Que les oyseaux qui ravissent,
Du froment ne se nourrissent,
Ny ces monstres d'animaulx,
Qui font par tout tant de maulx.*

*Mais fay que le champ nous rende,
Avec une usure grande,
Les grains par nous enserrez
Soubs les sillons labourez.*

*Ainsi sera. Qu'on espanche
Un plein pot de crème blanche,
Et du miel délicieux,
Coulant avecques vin vieux.*

*Que l'hostie inviolée
Avant que d'estre immolée,
Par trois fois d'un heureux tour
Cerne ces bledz à l'entour.*

*C'est assez. Moissons parfaites,
Autres festes seront faictes,
Et seront tes cheveux saints
D'espics couronnez et ceincts.*

D'UN VANNEUR DE BLÉ

AUX VENTS

*A vous troppe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doulcement esbranlez,*

*J'offre ces violettes,
Ces lis, et ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œilletz aussi.*

*De vostre douce halaine
Éventez ceste plaine,
Éventez ce séjour :
Ce pendant que j'ahanne
A mon blé, que je vanne
A la chaleur du jour.*



A CÉRÈS, A BACCHUS

ET A PALÈS

*CÉRÈS d'espicz je couronne,
Ce pampre à Bacchus je donne,
Je donne à Palès la grande
Deux potz de laict pour offrande :
Afin que Cérès la blonde
Rende la plaine féconde,
Bacchus à la vigne rie,
Et Palès à la prairie.*

SUR LE MESME SUBJECT

*DE fleurs, d'espicz, de pampre je couronne
Palès, Cérès, Bacchus : à fin qu'icy
Le pré, le champ, et le terroy aussy
En fein, en grain, en vandange foisonne.*

*De chault, de gresle, et de froid qui estonne
L'herbe, l'espice, le sep, n'ayons soucy :
Aux fleurs, aux grains, aux raysins adoulcy
Soit le printemps, soit l'esté, soit l'autonne.*

*Le bœuf, l'oyseau, la chèvre ne dévore
L'herbe, le blé, ny le bourgeon encore.
Faucheurs, coupeurs, vendangeurs, louez donques*

*Le pré, le champ, le vignoble Angevin :
Granges, greniers, celiars on ne vid onques
Si pleins de fein, de froument, et de vin.*

D'UN BERGER, A PAN

*ROBIN par bois et campagnes,
Par boccaiges et montaignes,
Suivant naguère un taureau
Egaré de son troppeau,
D'un roc élevé regarde,
Void une biche fuyarde,
D'un dard la faict trébucher,
Trouve en l'ancre d'un rocher
Les petitx fanneaux, qu'il donne
A Jannette sa mignonne :
Puis fait à ses compaignons
Un banquet d'aulx et d'oignons,
Faisant courir par la troupe
De vin d'Anjou mainte coupe :
Quant au reste, ô Dieu cornu,
Au croc de ce pin cogneu
Pour ton offrande j'apporte
La peau de la biche morte.*

D'UN CHASSEUR

*PAN, des forestz habitant l'épasseur,
Pan, pié de bouc, Robinet ton chasseur
Accoustumé jadis de faire teste
A la fureur de mainte fière beste,
Et par lequel à cestuy pin sacré
Tu vois encor, s'ilz te viennent à gré,
Les piedz des ours, et les hures fendues
Des vieux sangliers, pour offrande pendues :
Ores vieillard, et d'âge tout voutté
De ce grand cerf, que luy mesme a domté,
Le bois encor' il te sacre et ordonne,
Digne présent d'une vieille personne,
Bien que tel œuvre ait jadis eu l'honneur
D'estre avoué par le Thébain veneur.
Reçoy le donq pour œuvre de jeunesse,
Et ne le croy de moindre hardiesse.*

D'UN VIGNERON A BACCHUS

*CESTE vigne tant utile,
Vigne de raysins fertile,
Tousjours coustumière d'estre
Fidèle aux vœuz de son maistre,*

*Ores, qu'elle est bien fleurie,
Te la consacre et dédie
Thenot, vigneron d'icelle.
Fay donq, Bacchus, que par elle
Ne soit trompé de l'attente,
Qu'il a d'un telle plante :
Et que mon Anjou foisonne
Par tout en vigne aussi bonne.*

DE DEUX AMANS, A VÉNUS

*Nous deux Amans, qui d'un mesme courage
Sommes uniꝝ en ce prochain village,
Chaste Cypris, vouons à ton autel
Avec le lis l'amaranthe immortel.
Et c'est à fin, que nostre amour soit telle
Que l'amaranthe à la fleur immortelle :
Soit tousjours pure, et de telle blancheur,
Que sont les lis en leur pasle frescheur,
Et que noꝝ cœurs mesme lien assemble,
Comme ces fleurs on void joinctes ensemble.*

~~~~~

---

---

**D'UNE NYMPHE, A DIANE**

*UNE vierge chasseresse  
Pleurant de laisser les bois,  
Append icy son carquois,  
Ses traictz, son arc, et sa lesse.*

*Sa mère l'a condamnée  
A rompre son chaste vœu,  
La liant d'un autre nœu  
Dessous les loix d'Hyménée.*

*Mais, ô fille de Latonne,  
Qu'encor' réclamer je doy,  
Si c'est en despit de moy,  
Que tes forests j'abandonne,*

*Autant qu'au bois favorable,  
Diane, tu m'as esté,  
Sois à ma nécessité,  
Lucine, autant secourable.*

---

---

**ÉPITAPHE D'UN CHIEN**

*CE bon Hurauld, qui souloit estre  
Le mignon de Jacquet son maistre,*

*Hurauld venu du bas Poittou  
Sur les douces rives d'Anjou,  
Pour garder le troupeau champestre,*

*Pendant que la bande compaigne  
Des autres chiens, sur la campagne  
Dormant gisoit, deçà, delà :  
Faisant le guet sur ce bord là,  
Où Meine à Loyre s'accompaigne,*

*Ce bon chien, sur tous chiens fidèle,  
Défendit de la dent cruelle  
Les aignelets, mais ce pendant,  
Il mourut en les défendant,  
Digne de louange immortelle.*

*Son maistre, regrettant sa perte,  
L'a mis soubz ceste motte verte :  
Aussi avoit bien mérité  
Une telle fidélité  
D'estre si dignement couverte.*

*Les pauvres troupeaux le gémissent,  
Mais les animaulx qui ravissent,  
Et les larrons s'attendent bien  
D'estre maistres de nostre bien,  
Et de sa mort se resjouissent.*



## A VÉBUS

AYANT après long désir  
Pris de ma douce ennemie  
Quelques arrés du plaisir  
Que sa rigueur me dénie,

Je t'offre ces beaux œillets,  
Vénus, je t'offre ces roses,  
Dont les boutons vermeillets,  
Imitent les lèvres closes,

Que j'ay baisé par trois fois,  
Marchant tout beau dessous l'ombre  
De ce buisson, que tu vois :  
Et n'ay sceu passer ce nombre,

Pour ce que la mère estoit  
Auprès de là, ce me semble,  
Laquelle nous aguettoit :  
De peur encores j'en tremble.

Or' je te donne des fleurs :  
Mais si tu fais ma rebelle  
Autant piteuse à mes pleurs,  
Comme à mes yeux elle est belle,

*Un Myrte je dédieray  
Dessus les rives de Loyre,  
Et sur l'écorse escriray  
Ces quatre vers à ta gloire :*

THENOT SUR CE BORD ICY,  
A VÉNUS SACRE ET ORDONNE  
CE MYRTE, ET LUY DONNE AUSSI  
SES TROPPEAUX, ET SA PERSONNE.

---

## ESTRENE D'UN TABLEAU

*Ce tableau, que pour t'estrener,  
Isabeau, je te veux donner,  
Au vif rapporte mon visage  
Autant qu'on vid onques image.  
Qu'ainsi soit, regarde, Isabeau,  
Comme je semble à mon tableau :  
La couleur du protraict est blesme,  
Et la mienne est tousjours de mesme :  
Sans cueur il est, sans cueur je suis,  
Je n'ay point eu de cueur depuis,  
Qu'amour l'ostant de ma puissance,  
Le meit soubz ton obéissance.  
Il est muet, si suis-je moy,  
Quand je me trouve devant toy.  
Bref, qui nous void, voir il luy semble  
Deux Amans, ou tableaux ensemble.*

*Nous sommes différents d'un point,  
C'est qu'amour ne le brusle point.  
Et quand il sentiroit la flamme,  
(Comme tout par ton œil s'enflamme)  
Ainsi que de moy malheureux  
Son mal ne sera langoureux,  
Et les flammes continuelles  
Ainsi n'ardront point ses moëllés :  
Au premier feu qu'il sentira,  
Soudain en cendres il ira.*

---

---

## VILLANELLE


*EN ce moys délicieux,  
Qu'amour toute chose incite,  
Un chacun à qui mieulx mieulx  
La douceur du temps imite,  
Mais une rigueur despite  
Me faict pleurer mon malheur.  
Belle et franche Marguerite,  
Pour vous j'ay çeste douleur.*

*Dedans vostre œil gracieux  
Toute douceur est escrite,  
Mais la douceur de voꝝ yeux  
En amertume est confite.*

*Souvent la couleuvre habite  
Dessous une belle fleur.  
Belle et franche Marguerite,  
Pour vous j'ay ceste douleur.*

*Or puis que je deviens vieux,  
Et que rien ne me profite,  
Désespéré d'avoir mieulx,  
Je m'en iray rendre hermite,  
Je m'en iray rendre hermite,  
Pour mieulx pleurer mon malheur.  
Belle et franche Marguerite,  
Pour vous j'ay ceste douleur.*

*Mais si la faveur des Dieux  
Au bois vous avoit conduite,  
Où, despéré d'avoir mieulx,  
Je m'en iray rendre hermite,  
Peult estre que ma poursuite  
Vous feroit changer couleur.  
Belle et franche Marguerite,  
Pour vous j'ay ceste douleur.*






LE COMBAT

D'HERCULE ET D'ACHELOYS

D'OVIDE

 *E n'est icy, que je chante  
Les Titans outrageux,  
Ny ceux que la Grèce vante,  
Ny le Troien courageux :  
Je ne redy l'entreprise  
De Turne et du filz d'Anchise,  
Et si, ne rechante pas  
Tydé, Capanée, Adraste,  
Ny les deux fils d'Iocaste,  
Ny les Thessales combats.*

*Icy je tais la proesse  
Du double honneur de Clairmont,  
Dont la brave hardiesse  
Domta Mambrin, et Almont.  
Je laisse encore derrière  
Et l'une, et l'autre Guerrière :  
Je laisse le bon Roger,  
Le Sericain, le Tartare,  
Et la vaillance barbare  
Du superbe Roy d'Arger.*

*Mais bien je chante d'Alcide  
 Le labeur à ceste fois,  
 Qui domta la force humide  
 Des trois formes d'Acheloy's :  
 D'Acheloy's, ce brave fleuve,  
 Qui fait à son dam épreuve  
 De sa force, et de son cueur,  
 Soubs un corps non véritable,  
 Contre le bras indomtable  
 De tant de monstres vainqueur.*

*La princesse Étolienne  
 Avoit domté soubs ses yeux  
 La grandeur Herculienne,  
 Et ce fleuve audacieux.  
 L'alliance de la belle  
 Mille autres encor' appelle,  
 Mais tous cèdent à ces deux.  
 Acheloy's premier s'adresse  
 Au père de la princesse,  
 Hault assis au milieu d'eux :*

« Reçoy moy (dit-il) pour gendre,  
 Prince Calidonien.

— *Mais plustost veuille moy prendre  
 (Dict le grand Aonien) :  
 Ta fille aura pour beau-père  
 Celui qui le ciel tempère.  
 Mille monstres surmontez  
 Pour douaire je luy donne,  
 Pour ton service j'ordonne  
 Ces bras non jamais domtez. »*

*Acheloy*s dit au contraire :  
 « J'apporte ma déité,  
 Plus riche, et digne douaire  
 Que n'est pas l'humanité.  
 Je suis d'un grand fleuve prince,  
 Je traverse ta province  
 En mille tours fluctueux :  
 Du gras limon, qui arrive  
 Dessus ma fertile rive,  
 Je rends tes champs fructueux.

» Contre moy n'est irritée  
 La grand' princesse des Dieux :  
 Je ne cognois Eurystée,  
 Ny son courage odieux :  
 Je ne me suis feinct un père  
 Par le crime de ma mère,  
 Ny tous ces monstres conquis.  
 Roy, donques ne veuille querre  
 Un gendre en estrange terre,  
 L'ayant cheẏ toy tout acquis. »

*L'amy de Déianire*  
 A ces mots injurieux  
 Soudain embraze son ire,  
 Et d'un regard furieux :  
 « Toy (dit-il) trop plus adextre  
 Du parler, que de la dextre,  
 Brave tant que tu voudras,  
 Ton braver ne me fait honte,  
 Pourveu que je te surmonte  
 Par la force de mes bras. »

Disant ces mots, il desserre  
 Ces bras nerveux et charnus,  
 Jette sa masse par terre,  
 Et montre ses membres nuds :  
 Acheloy's sa robbe verte  
 De jongs et roseaux couverte  
 S'arrache de sus le doç.  
 Chacun d'eulx baisse la teste,  
 Et à la luyte s'appreste,  
 Des nerfç, de membres, et d'os.

Leurs paulmes ilç ensablontent,  
 Et leurs doç contrecourbez  
 Des prises qu'ils s'entredonnent,  
 Sont tous meurtriç et plombez.  
 Qui tient, qui lasche sa prise,  
 Qui par force, ou par surprise  
 Gagne le dessous des bras,  
 Qui ses gembes entrelasse,  
 Qui sans bouger de sa place,  
 Se tient ferme sur son pas.

Long temps Hercule s'efforce,  
 Long temps contre ses efforts  
 Acheloy's a moins de force,  
 Que de pesanteur de corps :  
 L'un en vain travaille et sue,  
 L'autre tardif se remue  
 Non moins ferme qu'une tour,  
 Ou qu'un rocher qui se fonde  
 Immobile contre l'onde,  
 Qui le bat tout à l'entour.

*Icy quasi hors d'haleine  
Ils prennent un peu le vent,  
Et puis retentent la peine,  
Plus ahurtez que devant.  
De piedz, de corps, bras, et teste,  
L'un contre l'autre s'arreste,  
Deux taureaux de mesme cueur  
Fiers au combat se hazardent.  
Les autres craintifz regardent  
Non assurez du vainqueur.*

*Trois fois Hercule repousse  
La poictrine d'Acheloyz,  
La roideur de sa secousse  
Fut vaine jusqu'à trois fois :  
A la quatrième il s'élançe,  
Et de sa plus grand' vaillance  
Met son luyteur au dessoubz,  
L'estreint, le hurte, le serre,  
Et luy fait mordre la terre,  
Accablé soubs ses genouz.*

*Le Fleuve se sentant moindre  
Et d'adresse et de pouvoir,  
A sa force voulut joindre  
Le secours de son sçavoir.  
Des mains d'Hercule il s'écoule,  
Et faict serpent, qui se roule,  
En longs cercles va glissant,  
Siffle comme une sargette,  
Dardant menu sa languette  
En deux pointes finissant.*

« C'est de mon berceau l'ouvrage, »  
 Dit Herçule, « et qui te fait  
 Si prodigue de courage  
 Soubs un serpent contrefait ?  
 Quand bien tu te pourrois dire  
 De tous les serpens le pire  
 Pourtant cest Hydre n'es-tu,  
 Cest Hydre, qui tant fertile  
 Gaingnoit d'un dommage utile  
 Deux chefz pour un abbatu.

» Toy donc soubs forme empruntée  
 Pense-tu bien surmonter  
 Ceste puissance indomtée,  
 Qui sceut tel monstre domter ? »  
 Ainsi se rioit Alcide  
 Jà tenant ce Dieu liquide,  
 Qui en vain se hérissant,  
 Se démeine, et se travaille,  
 Pour sortir de la tenaille,  
 Qui va sa gorge pressant.

Voicy la dernière épreuve.  
 Jà d'un miracle nouveau  
 S'estoit déguizé le Fleuve  
 Soubs la forme d'un taureau,  
 Qui rouant son œil terrible  
 D'un long muglement horrible  
 Remasche un peu sa fureur,  
 Puis d'une course élancée  
 Senvient la teste baissée,  
 Portant la fouldre, et l'horreur.

*Mais celui, dont le courage  
Ne sentit onques la peur,  
Attent bravement l'orage  
De ce troisième labour :  
La gembe droite il avance,  
Et d'une égale ballance  
Roidissant les bras ouvers,  
Des deux cornes se fait maistre,  
Et d'une secousse adextre  
Vous met le fleuve à l'envers.*

*Mais l'ire, et la force à l'heure  
Hercule tant anima,  
Que de la corne meilleure  
Le front il luy désarma.  
Du pié luy donne en la panse  
Et la corne arrière lance,  
Que les Naïades alors  
Ont chèrement recueillie,  
Et l'ont richement remplie  
De leurs plus riches trésors.*

*L'un pour le pris de sa peine,  
De son peuplier couronné,  
Sa douce guerrière emmeine :  
L'autre demeure écorné,  
Et se couronnant de saule,  
Jusqu'au dessus de l'espaule  
Se tappit dedans ses eaux,  
Où vergongneux il essaye  
Cacher sa nouvelle playe  
De ses cannes et roseaux.*



## CHANT DE L'AMOUR

ET DU PRIMTEMPS

**R**cy je ne chante pas  
De Mars la guerrière troppe,  
Ny les horribles combats  
Des deux Seigneurs de l'Europe.

Quelque plus heureux sonneur  
Sonne l'immortelle gloire,  
Qui doit consacrer l'honneur  
De la Françoisse victoire :

Chante l'Aigle abandonné  
De son Espagne fuytive,  
Et le Croissant couronné  
Menant la guerre captive.

Ce pendant la sainte erreur  
D'une déité plus forte  
Dira la douce fureur,  
Qui hors de moy me transporte.

Amour le premier des Dieux  
Formant ceste masse ronde,  
D'un discord mélodieux  
Lia les membres du monde.

*Le ciel courbe il estendit  
Dessus la terre abaissée,  
Et la terre en l'air pendit  
D'une rondeur balancée.*

*D'un ordre perpétuel  
Il entretient et dispose  
Par un désir mutuel  
L'espèce de toute chose.*

*D'Amour soyez donq' mes chants,  
A fin que dessus voz ailes  
Je raze la fleur des champs  
Des neuf filles immortelles.*

*Autant que me semble doulx  
Le traict de ma flamme vive,  
Autant, mes vers, soyez-vous  
Rempliz de douceur naïve.*

*Le blanc taureau ravisseur  
Dore la saison nouvelle,  
Et en nouvelle douceur  
Mon amour se renouvelle.*

*Si les joyeux oyselets  
Dessus les verdes fleurettes,  
Et par les bois nouvelets  
Dégoysent leurs amourettes,*

*Pourquoy ne diray-je aussi  
Le seul plaisir de ma vie,  
Puis qu'amour le veult ainsi,  
Et que le ciel m'y convie?*

*Le flambeau, dont les chaleurs  
Ardent l'antique froidure,  
De mille sortes de fleurs  
Repeingt la jeune verdure :*

*Et le Dieu, qui mes desirs  
Brusle d'une sainte flamme,  
Mille sortes de plaisirs  
Replante dedans mon ame.*

*Tout ce, qui l'hyver s'est veu  
Morne, transi, froid, et blesme,  
Sent maintenant ce doux feu,  
Et moy je suis le feu mesme.*

*Des fleuves les piedz glissans  
Frappent leurs plus haultes rives,  
Et les sommetz verdissans  
Rehaulsent leurs testes vives :*

*Dès-jà les sepz tournoyans  
Autour des branches verdoient,  
Jà les verdz sillons ployans  
Par les campagnes ondoient.*

*Bacchus, Priape, et Cérès,  
Palès, Vertumne, et Pomonne,  
Et chaque Dieu des forests  
Se prépare une couronne.*

*Tel fut le siècle doré,  
Tel sera le nostre encore  
Dessoubz le sceptre honoré  
De Henry, qui le redore.*

*Despouillant de ses butins  
La monstrueuse ignorance,  
Pour accabler les mutins  
Dessoubz les bras de la France.*

*O de quel bien redoublé  
L'Europe sera saisie,  
Si son repoꝝ n'est troublé  
Par le tyran de l'Asie!*

*Lors je seray le tesmoing  
D'une victoire si belle,  
Ce pendant un autre soing  
Plus doucement me r'appelle.*

*Amour, si ta déité,  
Des déitez la plus sainte,  
Fut dès ma nativité  
En moy divinement peincte :*

*Si tu es tout bon, et beau,  
Et si tu m'as faict notoire,  
Que ton céleste flambeau  
Ne jette point flamme noire :*

*De quelle riche couleur  
Peindray-je ma poésie  
Pour descrire la valeur  
Que j'ay sur toutes choisie ?*

*Tous les verds thrésors des cieux,  
Riche ornement de la plaine,  
Représentent à mes yeux  
L'object de ma douce peine.*

*Je voy dedans ces œillets  
Rougir les deux lèvres closes  
Dont les boutons vermeillets  
Blesmissent le teinct des roses.*

*Je voy pallir dans ces lis,  
Qui en longueur se blanchissent,  
La nege des doigts polis,  
Qui en dix perles finissent.*

*Voyant sur nostre séjour  
La belle aulbe retournée,  
Pour seréner d'un beau jour  
La lumière nouveau-née,*

*Je voy le blanc, et vermeil  
De celle face tant claire,  
Dont l'un, et l'autre soleil  
A mes ténèbres esclaire.*

*Voyant ces rayons ardents  
Dessus le crystal de l'onde,  
Qui frizent par le dedans  
Le fond de l'arène blonde,*

*Je voy les ondes encor'  
De ces tresses blondelettes,  
Qui se crespent dessous l'or  
Dès argentines perlettes.*

*Le sep, qui estreint si fort  
De l'orme la branche neuve,  
Armant l'un et l'autre bord  
Du long rampart de mon fleuve,*

*Ressemble ces nœudz espars,  
Qui sur le front de madame  
Enlacent de toutes parts  
Mon cueur, mon corps, et mon ame.*

*Ce vent, qui raze les flancz  
De la plaine colorée,  
A longs souspirs doux souflans,  
Qui rident l'onde azurée,*

M'inspire un doux souvenir  
 De ceste haleine tant douce  
 Qui fait doucement venir,  
 Et plus doucement repoulse

Les deux sommetz endurci  
 De ces blancs coutaux d'ivoire,  
 Comme les fots adouci,  
 Qui baisent les bords de Loyre

L'argent de ces ruisseaux,  
 Qui paisiement murmurent,  
 Sous le friz des arbrisseaux,  
 Qui les rivages emmurent,

Resent celle douce voix,  
 Voix celeste. et rompareille,  
 Qui m'a plus de mille fois  
 Succé ? une par l'oreille.

Vous deux amoureux oyseaux,  
 Soit aux bois. soit aux campaig  
 Accordez au bruit des eaux,  
 Qui tombent de ces montaignes,

Dont l'immortelle verdure  
 De mille fleurs d'agrée  
 Embrasse de son odeur  
 Le verd honneur de la grée.

*Je voy le blanc, et vermeil  
De celle face tant claire,  
Dont l'un, et l'autre soleil  
A mes ténèbres esclaire.*

*Voyant ces rayons ardents  
Dessus le crystal de l'onde,  
Qui frizent par le dedans  
Le fond de l'arène blonde,*

*Je voy les ondes encor'  
De ces tresses blondelettes,  
Qui se crespent dessous l'or  
Dès argentines perlettes.*

*Le sep, qui estreint si fort  
De l'orme la branche neuve,  
Armant l'un et l'autre bord  
Du long rampart de mon fleuve,*

*Ressemble ces nœudz espars,  
Qui sur le front de madame  
Enlacent de toutes parts  
Mon cueur, mon corps, et mon ame.*

*Ce vent, qui raze les flancz  
De la plaine colorée,  
A longs souspirs doux soufflans,  
Qui rident l'onde azurée,*

*M'inspire un doux souvenir  
De ceste haleine tant douce  
Qui fait doucement venir,  
Et plus doucement repousse*

*Les deux sommetz endurciז  
De ces blancz coutaux d'ivoire,  
Comme les flots adoulciז,  
Qui baisent les bords de Loyre.*

*L'argentin de ces ruisseaux,  
Qui paisiblement murmurent,  
Soubz le fraiז des arbrisseaux,  
Qui les rivages emmurent,*

*Resent celle douce voix,  
Voix céleste, et nompareille,  
Qui m'a plus de mille fois  
Succé l'ame par l'oreille.*

*Vous donq' amoureux oyseaux,  
Soit aux bois, soit aux campagnes,  
Accordez au bruit des eaux,  
Qui tumbent de ces montaignes,*

*Dont l'immortelle verdeur  
De mille fleurs diaprée  
Embasme de son odeur  
Le verd honneur de la préé.*

*Icy dédier je veulx  
Un autel à ma Déesse,  
Pour y consacrer les vœus  
Que ma Muse luy adresse.*

*De fleurs et de rameaux verts  
Sera la riche peinture,  
Et la rondeur de mes vers  
Y servira de ceinture.*

*Qu'il n'y ait en ce beau clos  
Branche, qui ne reverdisse,  
Bouton, qui ne soit déclos,  
Ny herbe, qui ne florisse.*

*Jamais n'y faille le thyn,  
L'œillet, le lis, ny la rose,  
Ny la fleur, qui au matin  
Est ouverte, et au soir close.*

*Jamais n'y faille le miel,  
Ny le laict, ny la rosée,  
Et de la manne du ciel  
Tousjours soit l'herbe arrosée.*

*Tousjours y facent leur tour  
Les carrières ondoyantes,  
Tousjours les bois à l'entour  
Courbent leurs cymes ployantes.*

*De nuict, sur l'humide front  
Des fleurs de vermeil escrites,  
Y viennent danser en rond  
Les Nymphes, et les Charites.*

*De jour, lors que le Soleil  
Darde sa flamme plus grande,  
Y viennent prendre sommeil  
Diane, et sa chaste bande.*

*Dessus les sièges herbus  
Pallisse la verte OLIVE,  
Et le verd tronc de Phœbus  
Y ait sa perruque vive.*

*Pasteurs, que de ces chapeaux  
Chacun ait sa teste ceinte,  
Mais n'y menez vos troppeaux,  
Car toute l'herbe en est sainte.*





## CHANT DE L'AMOUR

ET DE L'HYVER

**Q**RES, que mon Roy s'efforce  
Malgré l'hyver et la force  
D'Orion le pluvieux,  
De suivre l'heur de sa gloire,  
Et l'honneur de la victoire  
Que luy promettent les Dieux,

Amour suivant l'entreprise  
De sa despouille conquise  
M'a guidé jusques icy :  
Où sa déité compaigne  
Suit par la veuve compaigne  
Et mes pas, et mon soucy.

Les longs souspirs de ma plainte,  
Dessus la plaine dépeinte  
S'en volent de toutes parts,  
Et des vents l'haleine forte  
Évanouis les emporte  
Parmy ce grand vague espars.

*Ponthus, que l'amour'affole  
 D'une erreur saintement fole,  
 Ponthus, l'honneur Masconnoys,  
 Et toy, le plus grand qu'on voye,  
 Dont le saint Myrte verdoye  
 Dessus le bord Vandomoys :*

*Si encores vous allume  
 La fureur, qui vostre plume  
 Ballança d'un vol si hault,  
 Empennez les flancz de celle  
 Qui tire une plus basse aile,  
 De peur de prendre le sault.*

*Si autrefois j'ay faict dire  
 Au gay fredon de ma lyre  
 Le printemps d'une beauté,  
 Il fault, il faut à ceste heure  
 Qu'éternellement je pleure  
 L'hyver d'une cruauté.*

*Puis qu'esloignant la lumière  
 De la beauté coustumière  
 D'estre un soleil à mes yeux,  
 Je sens ma triste pensée  
 Ardemment englacée  
 D'un Aquilon furieux.*

*L'Astre, dont la sainte flamme  
 Au plus joyeux de mon ame  
 Pluvoit un printemps de fleurs,*

*Plus ne gresle en mon courage  
Qu'un perpétuel orage  
Et de souspirs et de pleurs.*

*Les pleurs et souspirs ensemble  
Que sur la plaine j'assemble  
Croissent la pluie et les vents :  
Et les pensers qui me gèlent,  
En mon estomac ne cèlent  
Que sanglots s'entresuivans.*

*Plus dru que ne chet la gresle,  
Qui en pétillant se mesle  
Aux ondoyans tourbillons,  
Quand la fureur de la bize  
Casse, arrache, froisse, brise  
L'honneur des jaunes sillons.*

*Plus furieuse ne vante  
L'impitoyable tormente  
Que deux vents contraires font,  
Que diversement m'agitent  
Mille souciꝝ qui habitent  
De mon cueur au plus profond.*

*Mais quelque soing adversaire  
Qui s'oppose à son contraire  
Amour est tousjours vainqueur :  
Tousjours celle, qui me lyme  
Tient de mes pensers la cyme,  
Comme royne de mon cueur.*

*Ainsi les eaux des montaignes,  
Soudaine horreur des campagnes,  
Vont un grand fleuve animer :  
Luy, qui d'une vive source  
Pique une plus brave course,  
Les emporte dans la mer.*

*Bien que l'œil, qui tout regarde,  
Œil, de qui la lampe darde  
Les rayons de nostre jour,  
N'ait rien veu encor' au monde,  
Qui perdurable se fonde  
D'un immuable séjour :*

*Si void-il tousjours ma peine  
Opiniastre et certaine,  
Soit que du blanc ravisseur  
Il dore la riche corne,  
Soit qu'il entre au Capricorne  
Par le cercle traverseur.*

*Dédaignant la face veuve  
De la terre autrefois neuve,  
Le chef vieillart des forests,  
Des prez la toison mouillée,  
Et la plaine despouillée  
Du blond honneur de Cérés.*

*Comme autrefois la nature  
Au plus gay de sa peinture  
Me figuroit les beautez,*

*Dont le printemps de ma dame  
Faisoit esclorre en mon ame  
Mille belles nouveautez :*

*Ainsi le ciel me r'apporte  
Avecques la saison morte  
Une mortelle froideur,  
Pour estre eslongné de celle,  
Dont la divine estincelle,  
Tient ma vie en sa verdeur.*

*Je ne voy roc, ny montaigne,  
Pré, rivière, ny campagne,  
Bois, ny solitaires lieux,  
Antre, ruisseau, ny fonteine,  
Qui la face de ma peine  
Ne représente à mes yeux.*

*Je me plaings de ta nature,  
Amour, veu que ta poincture  
N'époinçonne les oyseaux  
Forç en la saison nouvelle,  
Lors que ta flesche cruelle  
Sonde le plus creux des eaux.*

*Mais ta cruauté félonne  
Tousjours, tousjours m'aiguillonne  
D'un perpétuel retour,  
Soit au temps de la froidure,  
Soit que la jeune verdure  
Déride le front du jour.*

*Heureux trois fois, voire quatre,  
Le soldat qui va rabattre  
D'Espagne le brave effort,  
Et qui loing de sa province  
Devant les yeux de son prince  
S'acquiert une belle mort.*

*Heureuse, ô heureuse encore  
La vive mort, qui décore  
Les indomtez Chevaliers,  
Qui sur un mont de gendarmes  
Tumbent sous le faix des armes  
Au plus espais des milliers.*

*Voꝝ morts tousjours honorées  
Seront des vostres pleurées,  
Mon Roy vous regrettera :  
Dès-jà la France en souspire,  
Et la Vandomoyse lyre  
Vostre vertu chantera.*

*Mais moy chétif, qui demeure,  
Hélas ! il fault que je meure  
Non devant les yeux des Roys,  
Sur la guerrière campagne  
Rouge du sang de l'Espagne,  
Mais sous l'horreur de ces bois,*

*Bois tristes, et solitaires,  
De ma peine secrétaires,  
Où l'Amour, qui me conduit,*

*Au plus chauld de ses allarmes  
Baigne souvent de mes larmes  
L'humide sein de la nuict.*

*Là je resonge sans cesse  
L'heureux soir, que ma Déesse  
Lisoit la carte des cieux,  
Au doigt me monstrant la face  
De mille flambeaux, qu'efface  
Le double feu de ses yeux.*

*Là le tyran de ma vie  
Sur ma liberté ravie  
Exerce cent mille torts,  
Là, là, ma douce guerrière  
Sourde à ma vaine prière  
Me livre cent mille morts.*

*Je voy la fuyante suyte  
D'une eau sillonnant sa fuyte  
Au pié d'un rocher moussu,  
Fëndant le doz d'une prée  
Estroitement emmurée  
D'un double tertre bossu.*

*Sur l'un quelquefois ondoient  
Mille sillons, qui blondoient,  
Sur l'autre sont les murs vieux  
Hideux de ronces, et d'hierre,  
Séjour, qui le tige enserre  
De mes maternels ayeux.*

*Là mes cendres je dédie,  
 Mais à ces fleurs je supplie,  
 Et à ces herbes aussi,  
 Au myrte, au laurier encore,  
 Et à l'arbre, qui m'honore,  
 Ne croistre jamais icy.*

*Jamais n'y croissent les roses,  
 Ny les fleurettes descloses:  
 Jamais le rousoiant miel  
 N'y coule dessus ma tombe:  
 Ou si quelque chose y tombe,  
 Que ce soit l'ire du ciel.*

*Que les oiselets s'y taisent,  
 Que les ruisseaux s'y appaisent,  
 Que l'an veuf de fleurs et fruicts  
 Autre saison n'y r'ameine,  
 Sinon l'horreur de ma peine,  
 Et l'hyver de mes ennuis.*

*Au croc d'une vieille souche,  
 Qui d'un doz courbé se couche  
 Dessus le front de ces eaux,  
 Soit ceste harpe attachée,  
 Indigne d'estre accrochée  
 A ces jeunes arbrisseaux.*

*Vous donq' troppe Délienne,  
 Et vous l'Acidaliene,  
 Cherchez ailleurs voz esbas,*

*Dont ayant son giron remply,  
Elle d'un tortueux reply  
Façonne une belle couronne,  
Dont son beau chef elle environne :*

*Ainsi ta Muse çà et là,  
Soigneuse cueillant tout cela  
Qui fleurit en l'esprit de celle  
Dont tu sens la vive estincelle,*

*Ayant choisi tout le plus beau,  
Façonne le tour d'un chapeau,  
Dont une couronne elle appreste,  
Éternel honneur de ta teste.*

*Là donques, Magni, ce pendant  
Que l'Amour va tes yeux bendant,  
Chante d'Amour, et de la dame,  
Qui est maistresse de ton ame.*

*En vain tu tenteras les sons  
De ces amoureuses chansons,  
N'estant plus ta lyre allumée  
De son ardeur accoustumée.*

*Ainsi quand la prophète horreur  
Époinçonne de sa fureur  
Le cueur despit de la prestresse  
Grondant sous le Dieu qui la presse,*

*C'est mon feu, c'est ma cordelle,  
 Mon froid, ma flesche mortelle,  
 C'est mon aigle dévorant,  
 Qui m'ard, lie, englace, et blesse,  
 Et qui dévore sans cesse  
 Mon cueur sans cesse mourant.*

*De l'œil sort ma flamme vive,  
 L'or des cheveux me captive,  
 Par la rigueur suis gelé,  
 La main en cinq traicts s'allonge,  
 Et le cruel qui me ronge,  
 C'est ce petit Dieu ailé.*

*Vénus fait l'œil, que j'adore,  
 Son chef fut pris de l'Aurore,  
 Diane son cueur donna,  
 Pallas sa main tant prisée,  
 Et sur une ongle aguisée  
 Mon torment se façonna.*

*Son œil les astres surmonte,  
 A l'or ses tresses font honte,  
 Le fer cède à sa rigueur,  
 Sa main l'alebastre passe,  
 Et sur le beau de sa face  
 Se niche l'oiseau vainqueur,*

*Qui la seule mort doit craindre,  
 Onde pour ma flamme esteindre,  
 Main pour mes nœuds délacer,*

*Soleil pour ma glace fondre,  
Pavois pour aux coups répondre,  
Et voix pour l'oiseau chasser.*

*Pour me vanger je souhette,  
L'un se changer en planette,  
L'autre au métal qui mieux luit,  
Le tiers au cueur d'un vieil arbre,  
Le quart en ivoire, ou marbre,  
Et l'autre en oiseau de nuit.*

*Ou que mes nerfs, et mes veines  
Se transforment en fontaines,  
Mon col en fer pour trancher,  
En feu le froid, qui m'englacc,  
Mon estomac en cuirasse,  
Et mon cueur en un rocher.*





A OLIVIER DE MAGNI,

SUR LES PERFECTIONS DE SA DAME.

**Q**UAND je contemple les beautez  
De tant de rares nouveautez,  
Qui en ta Nymphé nompareille  
Des cieux annoncent la merveille,

*Il me semble voir les couleurs  
De tant et tant de belles fleurs,  
Que la jeune saison desserre  
Du sein amoureux de la terre.*

*Icy le lis est blanchissant,  
Là est la rose rougissant,  
Et là est la plaine parée  
De mainte aultre fleur bigarée.*

*Et comme on void la teste bas  
La vierge marchant pas à pas,  
Despouiller la rive fleurie  
Du verd émail de la prairie*

*Dont ayant son giron remply,  
Elle d'un tortueux reply  
Façonne une belle couronne,  
Dont son beau chef elle environne :*

*Ainsi ta Muse çà et là,  
Soigneuse cueillant tout cela  
Qui fleurit en l'esprit de celle  
Dont tu sens la vive estincelle,*

*Ayant choisi tout le plus beau,  
Façonne le tour d'un chapeau,  
Dont une couronne elle appreste,  
Éternel honneur de ta teste.*

*Là donques, Magni, ce pendant  
Que l'Amour va tes yeux bendant,  
Chante d'Amour, et de la dame,  
Qui est maistresse de ton ame.*

*En vain tu tenteras les sons  
De ces amoureuses chansons,  
N'estant plus ta lyre allumée  
De son ardeur accoustumée.*

*Ainsi quand la prophète horreur  
Époinçonne de sa fureur  
Le cueur despit de la prestresse  
Grondant sous le Dieu qui la presse,*

*Elle, contraincte de chanter,  
Ne cesse de se tormenter,  
Et d'un mugler espovantable  
Mesle l'obscur au véritable.*

*Mais quand le Dieu s'en est allé,  
Soudain son courage affolé  
Devient rassis, et la prophète  
Clost soudain la bouche muette.*

*Croy moy, Magny, et je le sçay  
Pource que j'en ay faict l'essay,  
Mal volontiers chante la bouche  
De l'amour qui au cueur ne touche.*

*Du temps que j'estois amoureux,  
Rien que les souspirs langoureux  
Ne me plaisoit, et rien ma lyre  
Rien que l'Amour ne sçavoit dire.*

*Par tout je trouvois argument  
De me feindre un nouveau torment,  
Et ne trouvois roc ny fontaine,  
Qui ne représentast ma peine.*

*Il me sembloit qu'antres et bois  
Piteux respondoient à ma voix,  
Et me sembloit que mes prières  
Arrestoient le cours des rivières.*

*Il me sembloit que tout l'honneur,  
Le beau, la grace, et le bon heur,  
Fust coulé du ciel en la belle  
Qui m'estoit doucement rebelle.*

*Toutes les roses et les lis,  
Les œillets freschement cueillis,  
Toutes les perles, et encore  
Tout ce qui luit dessous l'aurore*

*Tout l'ivoyre, tout le crystal,  
Et tout le plus riche métal,  
Tout le marbre, tout le porphyre,  
Et si rien plus beau se peult dire :*

*Tout le ciel n'eust assez esté  
Pour bien descrire sa beauté,  
Et n'estoit à ma peine égale  
Celle d'un Sisyphe ou Tantale.*

*Bref fust de nuict ou fust de jour,  
Je ne songeois rien que l'Amour,  
Et n'avois gravé dedans l'ame  
Autre protraict que de ma Dame.*

*Ainsi le malade altéré,  
Qui d'un désir démesuré  
Demande l'eau, quand plus la fièvre  
A peingt la soif dessus la lèvre :*

*Il ne se peingt dans le cerveau  
Autre figure que de l'eau,  
Et le feu qui brusle ses veines,  
Ne le faict songer qu'en fontaines.*

*Et rien je ne songeois aussi  
Que l'object de mon doulx soucy,  
Lors que mon ame langoureuse  
Brusloit en sa fièvre amoureuse.*

*Mais depuis que l'âge, et le soing,  
Me faisant regarder plus loing,  
M'osta ce voyle, et que les choses  
Véritables se sont décloses,*

*J'ay rougy de me voir déceu,  
Et depuis ma lyre n'a sceu  
Chanter l'Amour, et rien ma Muse  
Rien tant que l'Amour ne refuse.*

*Si est-ce pourtant que je puis  
Me vanter qu'en France je suis  
Des premiers qui ont ozé dire  
Leurs amours sur la Thusque lyre.*

*Et mon Olive (soit ce nom  
D'Olive véritable, ou non)  
Se peult vanter d'avoir première  
Salué la douce lumière,*

*Depuis, d'autres meilleurs esprits,  
Quittant plus hault œuvre entrepris,  
Ont (mais avecques plus de grace)  
Couru par ceste mesme trace.*

*Entre les quelz tes vers n'ont pas  
Des derniers avancé leurs pas,  
Vers bien dignes que lon leur donne  
Un jour la plus belle couronne :*

*Pour avoir le premier de tous  
Chanté l'Amour d'un style doux,  
Le traittant non en rude maistre,  
Mais ainsi qu'un enfant doit estre :*

*Non comme ceulx, dont la grandeur  
Éprise de plus haulte ardeur,  
Ne peult trouver sinon à peine  
Les accords d'une douce veine.*

*Aussi chacun n'a pas les doigts,  
L'archet, la lyre, ny la voix  
Pour chanter l'Amour, et l'audace  
Ne convient à la chose basse.*

*Quand Hercule amoureux filoit,  
En filant souvent il souloit  
Rompre les fuseaux, et sa dextre  
A la masse estoit plus addextre.*

*Et cestuy-là, dont la fureur  
N'est que pour la fouldre et l'horreur,  
S'il fault que l'Amour il accorde  
Bien souvent rompt plus d'une chorde.*

*Il est malaisé de changer  
Son naïf en un estranger,  
Et Achille entre les pucelles  
Convenoit mal avecques elles.*

*Or donc, Magny, puis que le ciel  
A confict d'un Attique miel  
Tes vers sucrez, laisse les armes,  
Et chante l'amour et tes larmes :*

*Estant certain, quoy que tu sois,  
Qu'entre les poètes François  
Tu tiendras le lieu d'un Catulle,  
D'un second Properce, ou Tibulle.*

*Mais moy, que veulx-je plus chanter  
Pour nostre France contenter,  
Si de tant d'amours qu'on sospire  
La France ne faict plus que rire?*

*Et à bon droit, puis qu'en avant  
Autant l'indocte que sçavant  
Met son ouvrage, et que la France  
Favorise encor' l'ignorance.*

*Nostre François qui bassement  
Se traynoit au commencement,  
Soubs Henry, d'une audace honneste,  
Oza premier lever la teste.*

*Mais depuis les premiers Auteurs,  
Un tas de sots imitateurs,  
Enflans leurs vaines poésies  
De monstrueuses fantasies,*

*Ont tout gasté : et ceulx qui ont  
Le mieulx escrit, pource qu'ilz sont  
Pressez de la tourbe ignorante,  
Leur gloire n'est point apparente.*

*Donques, Magny, te tairas-tu ?  
Non, tu chanteras la vertu  
De ton grand Avanson, qui use  
De plus grand' douceur à ta Muse,*

*Mariant au grave soucy  
La Muse et la Musique aussi,  
Comme un Mécène, dont la gloire  
Doit à Virgile sa mémoire.*

*Le ciel, ains que tu fusses né  
T'avoit poète destiné,  
Et 'avoit destiné pour plaire  
Au sçavant et au populaire :*

*Rare présent, et qu'icy bas  
Le ciel à tous ne donne pas.  
Bien heureux celui qui assemble  
L'utile et le doux tout ensemble.*

*Là donc, et d'un plus heureux son  
Chante l'heur de ton Avanson  
Qui d'une trompeuse assurance  
N'abusera ton espérance,*

*Défraudant ta simplicité  
Du loyer qu'elle a mérité,  
Et se fraudant de la louange  
Que tu luy dois en contrechange.*

*Et que peult un homme de nom  
Mieulx acheter qu'un beau renom?  
L'honneur est le présent plus rare,  
Et tu n'es de grands biens avare.*

*Mais pourquoy fais-je un si long tour,  
Ne voulant parler que d'amour?  
Tay toy donc, ma lyre, ou accorde  
Ton premier chant dessus ta chorde.*

*Et toy, Magny, puis que ton cueur  
Sent encor' l'Archerot vainqueur,  
Chante d'Amour, et de la belle,  
Pendant que tu la trouves telle.*

*Tout ce que nous cachent les cieulx,  
Tout ce que nous cèlent les Dieux,  
Et tous les secrets que la terre  
Dedans ses abysmes enserre,*

*Tout cela que l'œil apperçoit,  
Tout cela que l'esprit conçoit,  
Est du poète, et l'escriture  
N'est qu'une parlante peinture.*

*Or si l'Amour premièrement  
Courba sur nous le firmament,  
Ballançant et la terre et l'onde  
D'une forme également ronde :*

*S'il est, comme chantent noz vers,  
L'esprit moteur de l'Univers,  
Et si les semences des choses  
Sont en luy divinement closes :*

*Amour, auquel tout est subject,  
Du poète est le seul object,  
Et à bon droit celuy se vante  
De tout chanter, qui l'Amour chante.*

*Donques, Magny, pour te vanter  
Que tes vers sçavent tout chanter,  
Chante l'Amour, et autre chose  
Pour argument ne te propose.*

*Couronne tes affections  
De la fleur des perfections,  
Dont le ciel ta maistresse honnore  
Comme une seconde Pandore.*

*Mais, las, mon Magny, garde toy.  
Si en quelque légère foy  
Tu as ton amour arrestée,  
D'estre un second Épiméthée.*





## CONTRE LES PÉTRARQUISTES

**J'**AY oublié l'art de Pétrarquizer,  
Je veulx d'Amour franchement deviser,  
Sans vous flatter, et sans me déguizer :  
Ceulx qui font tant de plaintes,  
N'ont pas le quart d'une vraye amitié,  
Et n'ont pas tant de peine la moitié,  
Comme leurs yeux, pour vous faire pitié,  
Jettent de larmes feintes.

Ce n'est que feu de leurs froides chaleurs,  
Ce n'est qu'horreur de leurs feintes douleurs,  
Ce n'est encor' de leurs souspirs et pleurs,  
Que vents, pluye, et orages :  
Et bref, ce n'est à ouir leurs chansons,  
De leurs amours, que flammes et glaçons,  
Flesches, liens, et mille autres façons  
De semblables oultrages.

De voz beautez, ce n'est que tout fin or,  
Perles, crystal, marbre, et ivoryre encor,  
Et tout l'honneur de l'Indique thrésor,  
Fleurs, lis, œillets, et roses :

*De voꝝ douceurs ce n'est que sucre et miel,  
De voꝝ rigueurs n'est qu'aloës, et fiel,  
De voꝝ esprits, c'est tout ce que le ciel  
Tient de graces encloses.*

*Puis tout soudain ilꝝ vous font mille tors,  
Disant, que voir voꝝ blonds cheveux retors,  
Voꝝ yeux archers, auteurs de mille morts,  
Et la forme excellente  
De ce que peut l'accoustrement couvrir,  
Diane en l'onde il vaudroit mieux trouver,  
Ou voir Méduze, ou au cours s'esprouver  
Avecques Atalante.*

*S'il fault parler de vostre jour natal,  
Vostre ascendant heureusement fatal  
De vostre chef écarta tout le mal,  
Qui aux humains peut nuire.  
Quant au trépas, sça' vous quand ce sera  
Que vostre esprit le monde laissera?  
Ce sera lors, que là-hault on voyra  
Un nouvel Astre luire.*

*Si pour sembler autre que je ne suis,  
Je me plaisois à masquer mes ennuis,  
J'irois au fond des éternelles nuictꝝ  
Plein d'horreur inhumaine :  
Là d'un Sisyphe, et là d'un Ixion  
J'esprouverois toute l'affliction,  
Et l'estomac, qui pour punition,  
Vit, et meurt à sa peine.*

*De voꝝ beautez, sça' vous que j'en dirois?*  
*De voꝝ deux yeux deux astres je ferois,*  
*Voꝝ blonds cheveux en or je changerois,*  
*Et voꝝ mains en ivoyre :*  
*Quant est du teinct, je le peindrois trop mieux*  
*Que le matin ne colore les cieux :*  
*Bref, vous seriez belle comme les Dieux,*  
*Si vous me vouliez croire.*

*Mais cest Enfer de vaines passions,*  
*Ce Paradis de belles fictions,*  
*Déguizemens de noꝝ affections,*  
*Ce sont peintures vaines :*  
*Qui donnent plus de plaisir aux lisans,*  
*Que voꝝ beautez à tous voꝝ courtisans,*  
*Et qu'au plus fol de tous ces bien-disans*  
*Vous ne donnez de peines.*

*Voꝝ beautez donq' leur servent d'argumens,*  
*Et ne leur fault de meilleurs instrumens,*  
*Pour les tirer tous vifz des monumens :*  
*Aussi, comme je pense,*  
*Sans qu'autrement vous les récompensez*  
*De tant d'ennuis mieux escrits que pensez,*  
*Amour les a de peine dispensez,*  
*Et vous de récompense.*

*Si je n'ay peingt les miens dessus le front,*  
*Et les assaults que voꝝ beautez me font,*  
*Si sont-ilz bien gravez au plus profond*  
*De ma volonté franche :*

*Non comme un tas de vains admirateurs,  
 Qui font ainsi par leurs soupirs menteurs,  
 Et par leurs vers honteusement flatteurs  
 Rougir la carte blanche.*

*Il n'y a roc, qui n'entende leur voix,  
 Leurs piteux cris ont fait cent mille fois  
 Pleurer les monts, les plaines, et les bois,  
 Les antres, et fontaines :  
 Bref, il n'y a ny solitaires lieux,  
 Ny lieux hantez, voyre mesmes les cieux,  
 Qui çà et là ne montrent à leurs yeux  
 L'image de leurs peines.*

*Cestuy-là porte en son cueur fluctueux  
 De l'Océan les flots tumultueux,  
 Cestuy l'horreur des vents impétueux  
 Sortans de leur caverne :  
 L'un d'un Caucase et Montgibel se plaingt,  
 L'autre en veillant plus de songes se peingt,  
 Qu'il n'en fut onq' en cest orme, qu'on feinct  
 En la fosse d'Averne.*

*Qui contrefaict ce Tantale mourant  
 Bruslé de soif au milieu d'un torrent :  
 Qui repaissant un aigle dévorant,  
 S'accoustre en Prométhée :  
 Et qui encor' par un plus chaste vœu,  
 En se bruslant, veult Hercule estre veu,  
 Mais qui se mue en eau, air, terre, et feu,  
 Comme un second Protée.*

*L'un meurt de froid, et l'autre meurt de chault,  
L'un vole bas, et l'autre vole hault,  
L'un est chétif, l'autre a ce qu'il luy fault.*

*L'un sur l'esprit se fonde,  
L'autre s'arreste à la beauté du corps :  
On ne vid onq' si horribles discords  
En ce chaos, qui troubloit les accords  
Dont fut basty le monde.*

*Quelque autre après, ayant subtilement  
Trouvé l'accord de chacun élément,  
Façonne un rond tendant également*

*Au centre de son ame :  
Son firmament est peinct sur un beau front,  
Tous ses désirs sont balancez en rond,  
Son pôle Artiq', et Antartiq', ce sont  
Les beaux yeux de sa Dame.*

*Cestuy, voulant plus simplement aymer,  
Veult un Properce, et Ovide exprimer,  
Et voudroit bien encor' se transformer*

*En l'esprit d'un Tibulle :  
Mais cestuy-là, comme un Pétrarque ardent,  
Va son amour et son style fardant,  
Cest autre après va le sien mignardant,  
Comme un second Catulle.*

*Quelque autre encor' la terre dédaignant  
Va du tiers ciel les secrets enseignant,  
Et de l'Amour, où il se va baignant,  
Tire une quinte essence :*

*Mais quant à moy, sans feindre ny pleurer,  
Touchant ce poinct, je vous puis asseurer,  
Que je veulx sain et dispos demeurer,  
Pour vous faire service.*

*De vos beautez je diray seulement,  
Que si mon œil ne juge folement,  
Vostre beauté est joincte également  
A vostre bonne grace :  
De mon amour, que mon affection  
Est arrivée à la perfection  
De ce qu'on peult avoir de passion  
Pour une belle face.*

*Si toutefois Pétrarque vous plaist mieux,  
Je reprendray mon chant mélodieux,  
Et voleray jusqu'au séjour des Dieux  
D'une aile mieux guidée :  
Là dans le sein de leurs divinitez  
Je choisiray cent mille nouveautez,  
Dont je peindray voz plus grandes beautez  
Sur la plus belle Idée.*



## ÉLÉGIE D'AMOUR

*S'IL m'en souvient, vous me distes un jour  
En vous tenant quelque propos d'Amour,  
Que vous n'estiez de si léger courage  
Que de juger du cueur par le visage,  
Qu'amour si tost ne se peult enflammer,  
Qu'il fault premier cognoistre que d'aymer,  
Et que hastif je voulois faire gerbe  
D'une moisson qui est encor' en herbe.*

*Vos argumens sont fort à redoubter,  
Mais s'il vous plaist mes raisons escouter,  
Vous cognoistrez qu'à vaincre ilz sont faciles,  
Et qu'ilz ne sont ny Hectors ny Achilles.*

*Quant au premier, je ne veulx soustenir  
Que vous deviez pour oracle tenir  
Tout ce qu'on dict, ny que (soit vraye ou feincte  
Dessus le front tousjours l'amour soit peincte.  
Les cueurs humains un labyrinthe sont,  
Qui maints destours, maintes cachettes ont,  
Où lon se perd, qui n'a le fil pour guide  
D'un bon esprit, et jugement solide.*

*Or avez-vous l'esprit si cler-voyant,  
Que nul destour, tant soit-il fourvoyant,*

*Vos pas certains pouroit tromper en sorte,  
 Qu'ils n'ay'nt tousjours la raison pour escorte?  
 Vos yeux, ma Dame, ont pouvoir de perser  
 La nue espesse, et le ciel traverser,  
 Passer le roc, sonder le creux de l'onde,  
 Et voyager soubs la terre profonde.  
 Qui pouroit donc empescher leur vigueur  
 De pénétrer au plus profond d'un cueur,  
 Et là au vray descouvrir la pensée  
 D'un amoureux, s'elle est saine ou blessée?*

*Quant est de moy, je ne pris oncq' plaisir  
 A contre-faire un amoureux désir,  
 Comme ceulx là qui ayment par la plume,  
 Et sans aymer, font l'amour par coustume.  
 Je ne suis point si subtil artizan,  
 Que de pouvoir d'un parler courtizan,  
 D'un faulx souspir, et d'une larme feincte  
 Monstrer dehors une amitié contraincte,  
 Dissimulant mon visage par art,  
 Car je ne suis ny Tuscan, ny Lombard.*

*Qu'amour si tost en noz cœurs ne s'enflamme,  
 Certainement je confesse, ma Dame,  
 Que qui de soy ne se peult enflammer,  
 Le temps luy sert de beaucoup à aymer :  
 Et n'a dict mal, qui dict qu'à sa naissance  
 L'amour est foyble, et de peu de puissance.  
 Mais il s'entend de ces froides amours,  
 Qui sont ainsi qu'on void un petit ours,*

*Lequel n'est rien qu'une masse difforme,  
A qui sa mère en léchant donne forme.*

*Le vray amour naist du premier regard,  
Et ne veult point se façonner par art :  
Et c'est pourquoy ces moitez séparées,  
Estans jadis par le monde égarées,  
Se retrouvans si bien se rejoingnoient,  
Que jamais plus elles ne s'esloingnoient.*

*J'ay plusieurs poincts, que je pourois induire  
A ce propos, si je voulois déduire  
Ce faict au long, et démonstrer comment  
L'amour s'engendre en nous premièrement,  
Quelle est sa fin, son essence, et nature,  
D'où vient souvent qu'on ayme à l'aventure  
Un incogneu, et ne sçait on pourquoy,  
Fors que lon trouve en luy je ne sçay quoy,  
Qui à l'aymer par force nous incite,  
Comme le fer, qui suyt la calamite.  
Je parlerois d'autres sortes d'amours,  
Mais ce propos est de trop long discours,  
Et me suffit vous avoir faict cognoistre  
Que par le temps mon amour ne peut croistre.*

*Quant à vouloir faire preuve de moy,  
Si vous vouliez pour gage de ma foy  
Ma propre vie, ayant receu tel gage,  
Vous auriez faict à vous mesmes dommage,  
Perdant en moy un fidèle servant,  
Qui ne vous peult servir, s'il n'est vivant.*

*Je suis content d'endurer mille peines,  
 Mille soupirs, mille complaints vaines,  
 Mille desdaings, et refus rigoureux,  
 Si autrement on n'est point amoureux :  
 Mais s'il vous plaist imiter la clémence  
 De cestuy-là, dont la bonté immense  
 Ayant esgard à nostre infirmité  
 Nous donne plus que n'avons mérité,  
 Vous me ferez de vous mesmes la grace,  
 Que sans mérite envers vous je pourchasse :  
 Sans qu'avec peine et longue passion  
 J'aye vers vous moindre obligation,  
 Comme j'aurois, et telle jouissance  
 Ne seroit grace, ains plus tost récompense.*

*Quant à vouloir en herbe moissonner  
 Ce qu'en espy vous me pourriez donner  
 Avec le temps, si j'avois la science  
 De le gaingner avecques patience,  
 Je ne vouldrois qu'on me peust reprocher  
 Que les fruicts verds je voulusse arracher,  
 Ne que si fol, ou si hastif je fusse,  
 Que leur saison attendre je ne puisse :  
 Mais ne peult-on l'amour assaisonner,  
 Comme les fruicts, et par art luy donner  
 Maturité, sans bien souvent attendre  
 Si longuement, pour le trouver plus tendre,  
 Que par le temps, ou autre deffaveur  
 Il ait perdu le goust, et la saveur?*

*Les fruicts d'amour sont de nature telle,  
 Qu'ilz plaisent plus en leur saison nouvelle,*

*Qu'en leur hyver, d'autant que leur verdeur  
Ne se meurit jamais par la froideur,  
Et n'ont le goust ny la couleur si franche,  
Quand de soy-mesme ilz tumbent de la branche.*

*L'amour, ma Dame, en mon affection  
Est arrivé à sa perfection,  
Et ne pouroit ny le temps ny l'usage  
Y adjouter un seul point d'avantage.  
Donques pourquoy en sont les fruicts trop verds?  
Prenez le cas, que cinq ou six hyvers  
Soi'nt jà passez, et qu'avec longue peine  
Ils soi'nt venus en accroissance pleine :  
De les cuillir on me peult dispenser,  
C'est le moyen, pour l'amour avancer.*

---

## CHANSON

*Si vous regardez, ma Dame,  
Sans plus à vostre grandeur,  
Vous dédaignerez l'ardeur,  
Dont vostre beauté m'enflamme :  
Veu que digne je ne suis  
Du grand bien que je poursuis.*

*Vous direz (et je confesse  
Que vous direz vérité)  
Que ma basse qualité*

*N'égale vostre hautesse,  
Et que mon affection  
N'est qu'une présomption :*

*Mais si vous jugez la force  
Dont procède mon ennuy,  
Et combien est fol celuy  
Qui contre l'Amour s'efforce,  
Vous direz mon amitié  
Estre digne de pitié.*

*Le devoir de révérence  
Se doit garder en tout lieu,  
Mais tousjours ce petit Dieu  
Ne faict telle différence :  
Il est aveugle, et n'a point  
D'esgard à ceulx-là qu'il poingt.*

*Que la vérité soit telle,  
Je n'allégueray les Dieux,  
Qui sont descendus des cieux  
Pour une beauté mortelle :  
Je ne veulx pour m'excuser  
A ces fables m'amuser.*

*Du beau pasteur de Latmie  
L'exemple me suffiroit,  
Qui en dormant attiroit  
Du ciel la Lune s'amyé :  
Mais je ne demande pas  
Que vous descendez si bas.*

*Si grande n'est mon audace  
D'ozer si hault aspirer,  
Ne de vouloir espérer  
Plus que vostre bonne grace :  
Mon cueur ne voudroit penser  
Rien qui vous peust offenser.*

*Le loyer de mon service,  
Si rien je puis desservir,  
C'est que seulement servir  
De vostre gré je vous puisse :  
Et que m'ottroyez ce bien,  
Puis qu'il ne vous couste rien.*

*Allégant pour ma défense,  
Que les royales hauteurs  
Tousjours des bas serviteurs  
N'ont eu l'amour pour offense :  
Et qu'Amour, et majesté,  
Souvent ensemble ont esté.*

*Si la loy d'Amour est telle  
Qu'on ne doive s'abbaïsser,  
Vostre grandeur doit laisser  
Toute chose au dessous d'elle,  
Pour ce que rien entre nous  
Ne sera digne de vous.*

*Mais si vous suyvez l'exemple  
Des Dieux, qui n'ont à dédain,  
Que d'un rustique la main*

*Des vœus présente à leur temple,  
Comme eulx vous prendrez à gré  
Mon cueur à vous consacré.*

*J'entens si vostre excellence  
Digne de l'amour d'un Roy,  
Vostre grandeur, et ma foy  
Met en égale ballence,  
Puis qu'en cela j'ay tant d'heur  
D'égalier vostre grandeur.*

*Si un Prince vous honore,  
Ce n'est grande nouveauté :  
Il prend bien la privauté  
De plus désirer encore :  
Et croid que tout ce qu'il veult,  
Refuser on ne lui peult.*

*Mais celuy, qui hors d'attente  
De sa requeste obtenir,  
Sans espoir de parvenir  
De sa peine se contente,  
On peult dire seurement  
Qu'il ayme fidèlement.*

*Suspecte est l'Amour des princes,  
Et de ces amours de court  
Souvent le bruit, qui en court,  
Faict la fable des provinces :  
Qui ayme plus grand que soy,  
Luy mesme se donne loy.*

*De moy vous ne devez croire,  
Que de ma félicité  
Par quelque légèreté  
Jamais je me donne gloire :  
Je sçay la punition  
Du malheureux Ixion.*

*Je sçay la peine d'Anchise :  
Et sçay, mais je ne veulx point  
Discourir quant à ce point  
De garder la foy promise :  
Je ne veulx rien obtenir  
Qu'on doive secret tenir.*

*Au fort, Dame, s'il vous semble  
Qu'on ne me doive excuser,  
Veuillez plus tost accuser  
Et vous, et l'Amour ensemble :  
Et Dieu qui de vous a fait  
Un chef d'œuvre trop parfaict.*

*Cela vous doit estre preuve  
De vostre perfection,  
Puis que toute affection  
De vous esclave se treuve :  
Ne vous faictes estimer,  
Ou bien vous laissez aymer.*

*Si mon cœur a faict offense  
De s'estre à vous attaché,  
Amour a faict le péché,  
Et j'en fais la pénitence :*

*Un péché, selon les loix,  
Ne se doit punir deux fois.*

*Vous me pouvez bien, ma Dame,  
Commander de ne vous voir,  
Mais non de ne vous avoir  
Tousjours engravée en l'ame :  
Puis qu'Amour avec son traict  
Luy-mesme en fait le protraict.*

*Il fault donc qu'il y demeure :  
Aussi ay-je ferme foy  
De l'emporter avec moy,  
Quand il faudra que je meure :  
Me vantant le plus heureux  
De tous loyaulx Amoureux.*

---

---

## BAYSER

*Sus ma petite Columbelle,  
Ma petite belle rebelle,  
Qu'on me paye ce qu'on me doit :  
Qu'autant de baysers on me donne,  
Que le poëte de Véronne  
A sa Lesbie en demandoit.*

*Mais pourquoy te fay-je demande  
De si peu de baysers, friande,  
Si Catulle en demande peu ?  
Peu vrayment Catulle en désire,  
Et peu se peuvent-ilz bien dire,  
Puis que compter il les a peu.*

*De mille fleurs la belle Flore  
Les verdes rives ne colore,  
Cérès de mille espicz nouveaux  
Ne rend la campagne fertile,  
Et de mille raisins, et mille  
Bacchus n'emplist pas ses tonneaux.*

*Autant donc que de fleurs fleurissent,  
D'espicz et de raisins meurissent,  
Autant de baysers donne moy :  
Autant je t'en rendray sur l'heure,  
Afin qu'ingrat je ne demeure  
De tant de baysers envers toy.*

*Mais sçais-tu quelz baysers, mignonne ?  
Je ne veulx pas qu'on les me donne  
A la Françoise, et ne les veulx  
Tels que la Vierge chasseresse  
Venant de la chasse les laisse  
Prendre à son frère aux blonds cheveux :*

*Je les veulx à l'Italienne,  
Et telz que l'Acidalienne*

*Les donne à Mars son amoureux :  
Lors sera contente ma vie,  
Et n'auray sur les Dieux envie,  
Ny sur leur nectar savoureux.*

---

### AUTRE BAYSER

*QUAND ton col de couleur de rose  
Se donne à mon embrassement,  
Et ton œil languist doucement  
D'une paupière à demy close,*

*Mon ame se fond du désir,  
Dont elle est ardemment pleine,  
Et ne peut souffrir à grand' peine  
La force d'un si grand plaisir.*

*Puis quand j'approche de la tienne  
Ma lèvre, et que si près je suis,  
Que la fleur recueillir je puis  
De ton haleine Ambrosienne :*

*Quand le soupir de ces odeurs,  
Ou noz deux langues qui se jouent,  
Moitement folastrent et nouent,  
Évente mes douces ardeurs,*

*Il me semble estre assis à table  
Avec les Dieux, tant suis heureux,*

*Et boire à longs traicts savoureux  
Leur doux breuvage délectable.*

*Si le bien qui au plus grand bien  
Est plus prochain, prendre on me laisse,  
Pourquoy ne permets-tu, maistresse,  
Qu'encores le plus grand soit mien ?*

*As-tu peur que la jouissance  
D'un si grand heur me face Dieu,  
Et que sans toy je vole au lieu  
D'éternelle resjouissance ?*

*Belle, n'aye peur de cela,  
Par tout où sera ta demeure,  
Mon ciel jusqu'à tant que je meure,  
Et mon paradis sera là.*





SUR UN CHAPPELET DE RO

(Du mesme Bembe.)

**T**U m'as fait un chapeau  
Qui semblent tes deux lèvres  
Et de lis freschement cui  
Qui semblent tes beaux doigts polis  
Les liant d'un fil d'or ensemble,  
Qui à tes blonds cheveux ressemble

Mais si jeune tu entendois  
L'ouvrage, qu'ont tyssu tes doigts,  
Tu serois, peult estre, plus sage  
A prévoir ton futur dommage.

Ces roses plus ne rougiront,  
Et ces lis plus ne blanchiront :  
La fleur des ans, qui peu séjourne,  
S'en fuit, et jamais ne retourne :  
Et le fil te monstre combien  
La vie est un fragile bien.

Pourquoy donc m'es-tu si rebelle  
Mais pourquoy t'es-tu si cruelle ?  
Si tu n'as point pitié de moy,  
Ayes au moins pitié de toy.

*Si nostre estomac est velu,  
Mars, comme nous, l'avoit pelu :  
Pourtant n'en faisoit point de plaincte  
Ilie, qui en feut enceincte.*

*Si noz pieds vous semblent honteux,  
Est-il rien plus laid, qu'un boyteux ?  
Toutefois, ô Cypris la belle,  
Un boyteux sa femme t'appelle.*

*Bref, si nature nous a faicts  
En quelques choses imparfaicts,  
Si sont telz vices excusables,  
Puis qu'au ciel ilz ont leurs semblables.*


*Mais vous, qui n'aymez que pour l'or,  
(Comme toutes femmes encor)  
Nous dédaignez; et n'estes chiches  
A ceulx-là, qui sont les plus riches.*

---



## SUR UN CHAPPELET DE ROSES

(Du mesme Bembe.)

 *U m'as fait un chapeau de roses,  
Qui semblent tes deux lèvres closes,  
Et de lis freschement cuillis,  
Qui semblent tes beaux doigts polis,  
Les liant d'un fil d'or ensemble,  
Qui à tes blonds cheveux ressemble.*

*Mais si jeune tu entendois  
L'ouvrage, qu'ont tyssu tes doigts,  
Tu serois, peult estre, plus sage  
A prévoir ton futur dommage.*

*Ces roses plus ne rougiront,  
Et ces lis plus ne blanchiront :  
La fleur des ans, qui peu séjourne,  
S'en fuit, et jamais ne retourne :  
Et le fil te monstre combien  
La vie est un fragile bien.*

*Pourquoy donc m'es-tu si rebelle ?  
Mais pourquoy t'es-tu si cruelle ?  
Si tu n'as point pitié de moy,  
Ayes au moins pitié de toy.*

---

---

**ÉPITAPHE D'UN PETIT CHIEN**

*Dessous ceste motte verte  
De lis et roses couverte  
Gist le petit Peloton,  
De qui le poil foleton  
Frisoit d'une toyson blanche  
Le dox, le ventre, et la hanche.*

*Son nez camard, ses gros yeux  
Qui n'estoient point chassieux,  
Sa longue oreille velue  
D'une soye crespelue,  
Sa queue au petit floquet  
Semblant un petit bouquet,  
Sa gembe gresle, et sa patte  
Plus mignarde qu'une chatte  
Avec ses petits chattons,  
Ses quatre petits tetons,  
Ses dentelettes d'ivoire,  
Et la barbelette noyre  
De son musequin friand :  
Bref tout son maintien riand  
Des pieds jusques à la teste,  
Digne d'une telle beste,  
Méritoient qu'un chien si beau  
Eust un plus riche tumbeau.*

*Son exercice ordinaire  
 Estoit de japper et braire,  
 Courir en hault et en bas,  
 Et faire cent mille esbas,  
 Tous estranges et farouches,  
 Et n'avoit guerre qu'aux mousches :  
 Qui luy faisoient maint tourment,  
 Mais Peloton dextrement  
 Leur rendoit bien la pareille :  
 Car se couchant sur l'oreille,  
 Finement il aguignoit  
 Quand quelqu'une le poingnoit :  
 Lors d'une habile souplesse  
 Happant la mouche traitresse,  
 La serroit bien fort dedans,  
 Faisant accorder ses dents  
 Au tintin de sa sonnette  
 Comme un clavier d'espinnette.*

*Peloton ne caressoit  
 Sinon ceulx qu'il cognoissoit,  
 Et n'eust pas voulu repaistre  
 D'autre main que de son maistre :  
 Qu'il alloit tousjours suyvant,  
 Quelquefois marchoit devant,  
 Faisant ne sçay quelle feste  
 D'un gay branlement de teste.*

*Peloton tousjours veilloit  
 Quand son maistre sommeilloit,  
 Et ne souilloit point sa couche  
 Du ventre ny de la bouche,*

*Car sans cesse il gratignoit  
Quand ce désir le poingnoit :  
Tant fut la petite beste  
En toutes choses honneste.*

*Le plus grand mal, ce dict-on,  
Que feist nostre Peloton,  
(Si mal appelé doit estre)  
C'estoit d'esveiller son maistre,  
Jappant quelquefois la nuict,  
Quand il sentoit quelque bruit,  
Ou bien le voyant escrire,  
Sauter, pour le faire. rire,  
Sur la table, et trépigner,  
Follastrer, et gratigner,  
Et faire tumber sa plume,  
Comme il avoit de coustume,  
Mais quoy ? nature ne faict  
En ce monde rien parfait,  
Et n'y a chose si belle,  
Qui n'ait quelque vice en elle.*

*Peloton ne mangeoit pas  
De la chair à son repas :  
Ses viandes plus prisées  
C'estoient miettes brisées,  
Que celuy, qui le paissoit,  
De ses doigts amollissoit :  
Aussi sa bouche estoit pleine  
Tousjours d'une douce haleine.*

*Mon-dieu quel plaisir c'estoit,  
 Quand Peloton se grattoit,  
 Faisant tinter sa sonnette  
 Avec sa teste folette !  
 Quel plaisir, quand Peloton  
 Cheminoit sur un baston,  
 Ou coifé d'un petit linge,  
 Assis comme un petit singe,  
 Se tenoit mignardelet  
 D'un maintien damoiselet !*

*Ou sur les pieds de derrière,  
 Portant la pique guerrière  
 Marchoit d'un front assuré,  
 Avec un pas mesuré !  
 Ou couché dessus l'eschine,  
 Avec ne sçay quelle mine  
 Il contrefaisoit le mort !  
 Ou quand il couroit si fort,  
 Qu'il tournoit comme une boule,  
 Ou un peloton, qui roule !*

*Bref, le petit Peloton  
 Sembloit un petit mouton :  
 Et ne feut onc créature  
 De si benigne nature.*

*Las, mais ce doulx pasetemps  
 Ne nous dura pas long temps :  
 Car la mort ayant envie  
 Sur l'ayse de nostre vie,*

*Envoya devers Pluton  
 Nostre petit Peloton,  
 Qui maintenant se pourmeine  
 Parmi ceste ombreuse plaine,  
 Dont nul ne revient vers nous.  
 Que maudictes soyex-vous  
 Filandières de la vie,  
 D'avoir ainsi par envie  
 Envoyé devers Pluton  
 Nostre petit Peloton :  
 Peloton qui estoit digne  
 Destre au ciel un nouveau signe,  
 Tempérant le Chien cruel  
 D'un printemps perpétuel.*

---

### ÉPITAPHE D'UN CHAT

*MAINTENANT le vivre me fasche :  
 Et à fin, Magny, que tu sçaiche',  
 Pourquoi je suis tant esperdu,  
 Ce n'est pas pour avoir perdu  
 Mes anneaux, mon argent, ma bource :  
 Et pourquoy est-ce donques ? pource  
 Que j'ay perdu depuis trois jours  
 Mon bien, mon plaisir, mes amours :  
 Et quoy ? ô souvenance grève !  
 A peu que le cœur ne me crève  
 Quand j'en parle, ou quand j'en escriis :  
 C'est Belaud mon petit chat gris,*

*Belaud, qui fut paraventure  
Le plus bel œuvre que nature  
Feit onc en matière de chats :  
C'estoit Belaud la mort aux rats,  
Belaud, dont la beauté fut telle,  
Qu'elle est digne d'estre immortelle.*

*Donques Belaud premièrement  
Ne fut pas gris entièrement,  
Ny tel qu'en France on les void naistre,  
Mais tel qu'à Rome on les void estre,  
Couvert d'un poil gris argentin,  
Ras et poly comme satin,  
Couché par ondes sur l'eschine,  
Et blanc dessous comme une ermine :*

*Petit museau, petites dens,  
Yeux qui n'estoient point trop ardens,  
Mais desquelz la prunelle perse  
Imitoit la couleur diverse  
Qu'on void en cest arc pluvieux,  
Qui se courbe au travers des cieux.*

*La teste à la taille pareille,  
Le col grasset, courte l'oreille,  
Et dessous un nez ébénin  
Un petit musle lyonnin,  
Autour duquel estoit plantée  
Une barbelette argentée,  
Armant d'un petit poil folet  
Son musequin damoiselet.*

*Gembe gresle, petite patte  
 Plus qu'une moufle délicate,  
 Si non alors qu'il desguaynoit  
 Cela, dont il égratignoit :*  
*La gorge douillette et mignonne,  
 La queue longue à la guenonne,  
 Mouchetée diversement  
 D'un naturel bigarrement :*  
*Le flanc haussé, le ventre large,  
 Bien retroussé dessous sa charge,  
 Et le dox moyennement long,  
 Vray Sourian, s'il en fut onq'.*

*Tel fut Belaud, la gente beste,  
 Qui des piedz jusques à la teste,  
 De telle beauté fut pourveu,  
 Que son pareil on n'a point veu.  
 O quel malheur ! ô quelle perte,  
 Qui ne peult estre recouverte !  
 O quel deuil mon ame en reçoit !  
 Vray'ment la mort, bien quelle soit  
 Plus fière qu'un ours, l'inhumaine,  
 Si de voir elle eust pris la peine  
 Un tel chat, son cueur endurcy  
 En eust eu, ce croy-je, mercy :  
 Et maintenant ma triste vie  
 Ne hayroit de vivre l'envie.*

*Mais la cruelle n'avoit pas  
 Gousté les follastres esbas*

*De mon Belaud, ny la soupplesse  
De sa gaillarde gentillesse :  
Soit qu'il sautast, soit qu'il gratast,  
Soit qu'il tournast, ou voltigeast  
D'un tour de chat, ou soit encores  
Qu'il prinst un rat, et or' et ores  
Le relaschant pour quelque temps  
S'en donnast mille passetemps.*

*Soit que d'une façon gaillarde,  
Avec sa patte fretillarde,  
Il se frottast le musequin,  
Ou soit que ce petit coquin  
Privé sautelast sur ma couche,  
Ou soit qu'il ravist de ma bouche  
La viande sans m'outrager,  
Alors qu'il me voyoit manger,  
Soit qu'il feist en diverses guises  
Mille autres telles mignardises.*

*Mon-dieu, quel passetemps c'estoit  
Quand ce Belaud vire-voltoit  
Follastre autour d'une pelote!  
Quel plaisir, quand sa teste sotte  
Suyvant sa queue en mille tours,  
D'un rouet imitoit le cours!  
Ou quand assis sur le derrière  
Il s'en faisoit une jartière,  
Et monstrant l'estomac velu  
De panne blanche crespelu,*

*Sembloit, tant sa trongne estoit bonne,  
 Quelque docteur de la Sorbonne!  
 Ou quand alors qu'on l'animoit,  
 A coups de patte il escrimoit,  
 Et puis appaisoit sa cholère  
 Tout soudain qu'on lui faisoit chère.*

*Voylà, Magny, les passetemps,  
 Où Belaud employoit son temps.  
 N'est-il pas bien à plaindre donques?  
 Au demeurant tu ne vis onques  
 Chat plus addroit, ny mieulx appris,  
 A combattre rats et souris.*

*Belaud sçavoit mille manières  
 De les surprendre en leurs tesnières,  
 Et lors leur falloit bien trouver  
 Plus d'un pertuis, pour se sauver :  
 Car onques rat, tant fust il viste,  
 Ne se vit sauver à la fuyte  
 Devant Belaud. Au demeurant  
 Belaud n'estoit pas ignorant :  
 Il sçavoit bien, tant fut traictable,  
 Prendre la chair dessus la table,  
 J'entens, quand on luy présentoit,  
 Car autrement il vous grattoit,  
 Et avec la patte friande  
 De loing muguetoit la viande.*

*Belaud n'estoit point mal-plaisant,  
 Belaud n'estoit point mal-faisant,*

*Et ne fait onq' plus grand dommage  
 Que de manger un vieux fromage,  
 Une linotte, et un pinson,  
 Qui le faschoient de leur chanson.  
 Mais quoy, Magny? nous mesmes hommes  
 Parfaicts de tous poincts nous ne sommes.*

*Belaud n'estoit point de ces chats,  
 Qui nuict et jour vont au pourchas,  
 N'ayant soucy que de leur panse :  
 Il ne faisoit si grand' despense,  
 Mais estoit sobre à son repas,  
 Et ne mangeoit que par compas.*

*Aussi n'estoit-ce sa nature  
 De faire par tout son ordure,  
 Comme un tas de chats, qui ne font  
 Que gaster tout par où ilz vont :  
 Car Belaud, la gentile beste,  
 Si de quelque acte moins qu'honneste  
 Contrainct possible il eust esté,  
 Avoit bien ceste honnesteté  
 De cacher dessous de la cendre  
 Ce qu'il estoit contrainct de rendre.  
 Belaud me servoit de jouet,  
 Belaud ne filoit au rouet,  
 Grommelant une letanie  
 De longue et fascheuse harmonie,  
 Ains se plaignoit mignardement  
 D'un enfantin myaudement.*

*Belaud (que j'aye souvenance)*  
Ne me fait onq' plus grand' offense  
Que de me réveiller la nuict,  
Quand il entr'oyoit quelque bruit  
De rats qui rongioient ma paillasse :  
Car lors il leur donnoit la chasse,  
Et si dextrement les happoit,  
Que jamais un n'en eschappoit.

*Mais, las, depuis que ceste fière*  
*Tua de sa dextre meurtrière*  
*La seure garde de mon corps,*  
*Plus en seureté je ne dors :*  
*Et or', ô douleurs nompareilles !*  
*Les rats me mangent les oreilles :*  
*Mesmes tous les vers que j'escris,*  
*Sont rongez de rats et souris.*

*Vray'ment les Dieux sont pitoyables*  
*Aux pauvres humains misérables,*  
*Tousjours leur annonçant leurs maulx,*  
*Soit par la mort des animaulx,*  
*Ou soit par quelque autre présage,*  
*Des cieux le plus certain message.*

*Le jour que la sœur de Cloton*  
*Ravit mon petit Peloton,*  
*Je dis, j'en ay bien souvenance,*  
*Que quelque maligne influence*  
*Menassoit mon chef de là hault,*  
*Et c'estoit la mort de Belaud :*

*Car quelle plus grande tempeste  
Me pouvoit fouldroyer la teste?*

*Belaud estoit mon cher mignon,  
Belaud estoit mon compagnon  
A la chambre, au lict, à la table,  
Belaud estoit plus accointable  
Que n'est un petit chien friand,  
Et de nuict n'alloit point criand  
Comme ces gros marcoux terribles,  
En longs miaudemens horribles :  
Aussi le petit mitouard  
N'entra jamais en matouard :  
Et en Belaud, quelle disgrace!  
De Belaud s'est perdu la race.*

*Que pleust à Dieu, petit Belon,  
Que j'eusse l'esprit assez bon,  
De pouvoir en quelque beau style  
Blasonner ta grace gentile,  
D'un vers aussi mignard que toy :  
Belaud, je te promets ma foy,  
Que tu vivrois, tant que sur terre  
Les chats aux rats feront la guerre.*

---

---

**ÉPITAPHE DE L'ABBÉ BONNET**

*Cy gist Bonnet, qui tout sçavoit,  
Bonnet, qui la pratique avoit  
De tous les secrets de nature,  
Dont il parloit à l'aventure,  
Car il eut si subtil esprit,  
Qu'onq' il n'en leut un seul escript.*

*Bonnet ne leut onq' en sa vie  
Un seul mot de philosophie,  
Et si en sçavoit, ce dit-on,  
Plus qu'Aristote, ny Platon.*

*Bonnet fut un Docteur sans tiltre,  
Sans loy, paragraphe, et chapitre.  
Bonnet avoit leu tous auteurs,  
Fors poètes et orateurs :  
D'histoires, et mathématiques,  
Et telles sciences antiques,  
Il s'en mocquoit : au demeurant  
De rien il n'estoit ignorant.  
Mais sa science principale  
Estoit une occulte Caballe,  
Qui n'avoit rien de défendu,  
Car on n'y eust rien entendu.*

*Bonnet entendoit la Magie  
Aussi bien que l'Astrologie :*

*Bonnet le futur prédisoit,  
Et de tout présages faisoit  
Sur mutations de provinces,  
Sur guerres, et sur morts de princes  
Mais il n'eut onques le sçavoir  
De pouvoir la sienne prévoir.*

*Bonnet sceut la langue Hébraïque  
Aussi bien que la Caldaïque,  
Mais en Latin le bon Abbé  
N'y entendoit ny A, ny B.  
Bonnet avoit mis en usage  
Un barragouin de langage  
Entremeslé d'Italien,  
De François, et Savoysien.*

*Bonnet fut de l'Académie  
De ceux qui soufflent l'Alchumie,  
Et avoit soufflé tout son bien,  
Pour multiplier tout en rien.  
Bonnet sçavoit donner au verre  
La couleur d'une belle pierre :  
Bonnet sçavoit un grand thrésor,  
Bonnet sçavoit un fleuve d'or,  
Et avoit trouvé des minières  
De métaulx de toutes manières.*

*Bonnet avoit deux pleins tonneaux  
De bagues, de pierres, d'anneaux,  
D'or en masse, et parloit sans cesse  
De ses biens, et de sa richesse.*

*Bonnet estoit de tous mestiers,  
 Bonnet fréquentoit les monstiers,  
 Et tousjours barbottoit des lèvres :  
 Bonnet sçavoit guérir des fiebvres  
 Par billets au col attachez :  
 Bonnet détestoit les péchez,  
 Mais en procès, et playdoirie,  
 C'estoit une droite Furie.  
 Bonnet fut cholère et mutin,  
 Bonnet ressembloit un Lutin,  
 Qui va, qui tourne, qui tracasse  
 Toute la nuict parmy la place.*

*Bonnet portoit barbe de chat,  
 Bonnet estoit de poil de rat,  
 Bonnet fut de moyen corsage,  
 Bonnet estoit rouge en visage,  
 Avecques un œil de furet,  
 Et sec comme un haran soret :  
 Bonnet eut la teste pointue,  
 Et le col comme une tortue.*

*Bonnet s'accoustroit tous les jours  
 De deux soutanes de velours,  
 Et ne changeoit point de vesture  
 Pour le chault, ny pour la froidure.  
 Bonnet estoit tousjours crotté  
 En hyver, et poudreux l'esté :  
 Et tousjours traynoit par la rue  
 Quelque semelle décousue.*

*Bonnet, soit qu'il plust ou feist beau,  
Portoit tousjours un vieux chappeau,  
Et ne porta, tant fust grand' feste,  
Qu'après sa mort bonnet en teste.  
Bref, ce Bonnet fut un Bonnet,  
Qui jamais ne porta bonnet.*

*Bonnet alloit sur une mule  
Aussi vieille, que Pape Jule,  
Accompagné d'un gros vallet  
Tousjours crotté jusq'au collet,  
Avec la bride et couverture  
Digne d'une telle monture.*

*Bonnet pour la chambre vestoit  
Une chamarre, qui estoit  
De peau de loup. Quant à sa table  
Il usoit pour mets délectable  
D'oignons tous cruds, et de porreaux,  
Et tousjours il sentoit les aulx :  
Les aulx estoient le musq' et l'ambre,  
Dont Bonnet parfumoit sa chambre.*

*Bonnet beuvoit grec et latin,  
Bonnet s'enyvroit au matin  
Pour tout le jour, et après boyre  
Bonnet s'en vouloit faire croyre.*

*Bonnet en tout se cognoissoit,  
Bonnet de tous maulx guérissoit,*

*Et si n'usoit que d'eau de vie :  
 Mais la mort, qui en eut envie,  
 Tellement ses forces ravit,  
 Que son eau rien ne luy servit.*

*Bonnet faisoit mille trafiques,  
 Bonnet sçavoit mille pratiques  
 En procès : et les plus famez  
 De ces courtisans affamez,  
 En matière de bénéfices  
 Près de luy n'estoient que novices.*

*Pour bien emboucher un tesmoing,  
 Et pour bien s'ayder au besoing  
 D'une vieille lettre authentique,  
 Pour trouver quelque tiltre antique,  
 Pour rendre un procès éternel,  
 Pour faire un civil criminel,  
 Et pour donner une traverse  
 Au droit de sa partie adverse,  
 Pour estonner de son caquet  
 Un juge, une court, un parquet,  
 Pour faire une importune instance,  
 Pour appeller d'une sentence,  
 Pour cognoistre cela qui poingt,  
 Et pour soudain prendre le point  
 De quelque matière profonde,  
 Il n'estoit qu'un Bonnet au monde.*

*Vray est, qu'on luy fait maint excès,  
 Mais il gagna tous ses procès :*

*Et fut Bonnet tant habile homme,  
Qu'onq' ne perdit en court de Romme,  
Ou fust à droit, ou fust à tort,  
Procès, si-non contre la mort :  
Dont encores il se lamente  
(Ce croy-je) devant Rhadamante :  
Mais Bonnet aura beau crier,  
S'il peult Rhadamante plier.*

---

## A BERTRAN BERGIER

Poète dithyrambique.

*POUR avoir songé en Parnase,  
Et humé de l'eau de Pégase,  
Ascrée en un moment fut faict  
De bouvier, poète parfait :*

*Montrant que la seule nature  
Sans art, sans travail, et sans cure  
Fait naistre le poète, avant  
Qu'il ayt songé d'estre sçavant.*

*Bergier, qui as l'expérience  
De ceste gaillarde science,  
Ce qu'Ascrée a chanté de soy,  
Tu le peulx bien chanter de toy.*

*Et plus : car sans l'eau crystaline  
De la fontaine Cabaline,  
Et sans le mont deux fois cornu  
Tu es poète devenu.*

*Ton ame estant éguillonnée  
D'une fureur Apollinée,  
Te fait, et ne sçait-on comment,  
Naistre poète en un moment.*

*Ta bouche, des Dieux interprète,  
Sans masquer le laurier prophète,  
Nous découvre les haults secrets  
De leurs mystères plus sacrez.*

*Tu ne prins onques fantasie  
De lire aucune poésie,  
Soit de ce temps, soit de jadis,  
Et si fais des vers plus que dix.*

*Tu ne sçais que c'est de mesures,  
D'apostrophes, ny de césures,  
Ny de ces préceptes divers  
Qui monstrent à faire des vers.*

*Aussi les vers du temps d'Orphée,  
D'Homère, Hésiode, et Musée,  
Ne venoient d'art, mais seulement  
D'un franc naturel mouvement.*

*Les Bergiers, avec leurs musettes,  
Gardans leurs brebis camusettes,  
Premiers inventèrent les sons  
De ces poétiques chansons.*

*Depuis geinant tel exercice  
Soubs un misérable artifice,  
Ce qu'avoient de bon les premiers,  
Fut corrompu par les derniers.*

*De là vindrent ces Énéides,  
Et ces fascheuses Thébaides,  
Où n'y a vers sur qui ses doigts  
On n'ayt rongé plus de cent fois.*

*Mais toy Bergier de franc courage,  
Qui tiens encor du premier aage,  
D'un tel mors tu n'as point bridé  
Ton esprit librement guidé :*

*Ains comme on void dans la carrière  
Lors qu'on débouche la barrière,  
Le cheval au cours s'élançer,  
Pour ses compaignons devancer,*

*Ta Muse de fureur guidée,  
Volant à course débridée,  
A laissé loing derrière soy  
Ceulx qui sont partis devant toy.*

*D'un cours plus léger que la foudre  
Tu leur as mis aux yeux la poudre,  
Nous monstrant d'un trac non batu,  
Le vray sentier de la vertu.*

*Premier tu feis des dithyrambes,  
Lesquelz n'avoient ny pieds, ny jambes,  
Ains comme balles, d'un grand sault  
Bondissoient en bas, et en hault.*

Flambeau dont le flamme animé  
 Avoit tout. Foudre allumée,  
 Flambeau, de courage, qui est or'  
 D'oublier tout le monde encor',  
 Si le ciel d'un soudain orage  
 Vous, ostent l'avidité de sa rage,  
 L'effrayant au centre effrayé,  
 Avec les ennemis des Dieux :  
 Oïz cette malheureuse torche,  
 De fureur la plus fine emoché,  
 Serz encor' de flambeau qui led  
 En main des filles de la Saint.

Flambeau plus noir, que ceux plus  
 D'un charbonneau morte :  
 Flambeau ancien, flambeau fatal,  
 Que que le lieu natal  
 D'Albion, et pire encoré  
 Que le feu vider, qui avec  
 Sacrilegionni jurieux  
 Saccage les temples des Dieux,  
 Or' attize au foyer des villes  
 Le brazier des guerres civiles.

Flambeau pire que tous ceux-là,  
 Dont le Picard voit çà et là  
 Darder les flammes ouragées  
 Sur les bourgades saccagées.  
 Flambeau puant, flambeau fumeux,  
 Flambeau pétillant, et goumeux,

*Si les Roys avoient cognoissance  
De toy, et de ta suffisance,  
Sans toy ils ne prendroient repas,  
Et sans toy ne feroient un pas.*

*Car quand il te plaist de bien dire,  
Tu dis mille bons mots pour rire,  
Serénant de ton front joyeux  
Tout soing et chagrin ennuieux.*

---

### ÉPITAPHE D'UN FLAMBEAU

*PASSANT, ce malheureux tumbeau  
Couve les cendres d'un Flambeau  
N'aguères pire que la flamme  
Que songea la Troienne Dame,  
Qui en effroyables abbois  
Finit sa misérable voix.  
Pire que la torche ennemie,  
Qui dessus la ville endormie,  
Au milieu du cueur Orgien,  
Trahissoit le mur Phrygien.  
Pire que la lampe homicide  
De celui, qui dedans Élide,  
Gallopant sur un pont d'airain,  
Contrefaisoit le Souverain.*

*Flambeau dont la flamme animée  
 Avoit toute France allumée,  
 Flambeau, ce croy-je, qui eust or'  
 Embrazé tout le monde encor',  
 Si le ciel d'un soudain orage  
 N'eust esteinct l'ardeur de sa rage,  
 L'abysmant au centre odieux,  
 Avec les ennemis des Dieux :  
 Où ceste malheureuse torche,  
 Des fureurs la plus fine emorche,  
 Sert encor' de flambeau qui luit  
 Ès mains des filles de la Nuict.*

*Flambeau plus noir, que ceux qu'on por  
 Autour d'une charrongne morte :  
 Flambeau sorcier, flambeau fatal,  
 Pire que le tison natal  
 De Méléagre, et pire encores  
 Que le feu violeur, qui ores  
 Sacrilègement furieux  
 Saccage les temples des Dieux,  
 Or' attize au foyer des villes  
 Le brazier des guerres civiles.*

*Flambeau pire que tous ceux-là,  
 Dont le Picard voit çà et là  
 Darder les flammes enragées  
 Sur les bourgades saccagées.  
 Flambeau puant, flambeau fumeux,  
 Flambeau pétillant, et gommeux,*

*Flambeau oingt de poix, et de soulfhre  
Emprunté du stygieux goulphre.*

*Flambeau secret, flambeau mutin,  
Flambeau plus ardent au butin,  
Qu'une fière et cruelle armée  
Au sac d'une ville enflammée.*

*Flambeau du soulfhre plus amy,  
Que le feu forçant parmy  
La poitrine Sicilienne,  
Ou la poussière Thracienne :  
Ny que le traict Olympien,  
Dont le marteau Cyclopien  
Arme la punissante dextre  
A lancer les fouldres addextre ;  
Ny que le boulet furieux,  
Dont l'Aleman industriel  
Par son canon espovantable  
Rendit le tonnerre imitable :  
Flambeau pire que le brandon  
De la mère de Cupidon,  
Flambeau, peur des chastes familles,  
Flambeau, peste des jeunes filles,  
Plus furieux que cestuy-là,  
Qui la Sœur de Caune brula,  
Ny que l'ardeur impétueuse,  
Qui rendit Myrrhe incestueuse,  
Ny que le feu démesuré,  
Qui d'un désir dénaturé*

## CONTRE UNE VIEILLE

VIEILLE *plus vieille que le monde*  
Vieille *plus que l'ordure immortelle*  
Vieille *plus que la Fièvre bleue*  
Et *plus morte que la Mort même*  
Plus *que la Fureur furieuse,*  
Et *plus que l'Envie envieuse.*

*Tu es une attise-querelle,*  
*Tu es sorcière, et macquerelle*  
*Tu es hypocrite, et bigotte,*  
*Et tousjours ta bouche marmite*  
*Je ne sçay quoy : tu es au redouble*  
*Plus dangereuse que la peste.*

*Pour blesser une renommée*  
*Avec ta langue envenimée,*  
*Pour diffamer tout un lignage*  
*Pour troubler tout un voisinage*  
*Un royaume, une seigneurie*  
*Il ne fault point d'autre Fureur*

*Et toutefois, vieille Gorgone*  
*Toutefois, vieille Tysiphone*  
*Tu oses bien porter envie*  
*Aux doux passetemps de mon maître*  
*Et n'as honte, vieille prestre*  
*De t'accoster de ma maistresse*

*Flambeau des enfers envoyé,  
Flambeau par les cieulx fouldroyé,  
Ores ta flamme est inutile :  
Mais quiconques fut le Périle,  
Qui t'alluma dedans Paris,  
Il eut faulte d'un Phalaris.*



---



---

 CONTRE UNE VIEILLE

*VIEILLE plus vieille que le monde,  
 Vieille plus que l'ordure immunde,  
 Vieille plus que la Fièvre blesme,  
 Et plus morte que la Mort mesme,  
 Plus que la Fureur furieuse,  
 Et plus que l'Envie envieuse.*

*Tu es une attise-querelle,  
 Tu es sorcière, et macquerelle,  
 Tu es hypocrite, et bigotte,  
 Et tousjours ta bouche marmotte  
 Je ne sçay quoy : tu es au reste  
 Plus dangereuse que la peste.*

*Pour blesser une renommée  
 Avec ta langue envenimée,  
 Pour diffamer tout un lignage,  
 Pour troubler tout un voysinage,  
 Un royaume, une seigneurie,  
 Il ne fault point d'autre Furie.*

*Et toutefois, vieille Gorgone,  
 Toutefois, vieille Tysiphone,  
 Tu oses bien porter envie  
 Aux doux passetemps de ma vie,  
 Et n'as honte, vieille prestresse,  
 De t'accoster de ma maistresse.*

*Tousjours, vieille, tu la conseilles,  
Tousjours tu luy soufle' aux oreilles  
Quelque charme, pour en son ame  
Esteindre l'amoureuse flamme,  
Et pour empescher que la belle  
Ne m'ayme, comme je fais elle.*

*Tu luy proposes l'infamie  
D'une faulse langue ennemie,  
La honte de son parentage,  
La perte de son mariage,  
Et mil' autres maulx, qui arrivent  
A celles qui l'amour ensuyvent.*

*Puis usant d'une autre finesse,  
Tu viens à blasmer la jeunesse,  
Et luy dis de nous autres hommes,  
Que pour la plus grand' part nous sommes  
En amours de léger courage,  
Mais les plus jeunes d'avantage.*

*Lors tu mets en jeu quelque Moyne,  
Ou quelque monsieur le Chanoyne,  
Qui a force ducats en bourse,  
Où il y a plus de ressource  
Qu'en ces prodigues de gambades,  
Qui ne donnent que des aubades.*

*Ainsi avecques mille ruses  
La simplicité tu abuses*

*De ces pauvres filles craintives :  
Mais celles qui sont plus rétives  
A tes dévotes remonstrances,  
Plus horriblement tu les tences.*

*Tu les menaces d'une mère,  
D'un frère, d'un oncle, d'un père,  
Si les pauvrettes n'abandonnent  
Ces amoureux, qui rien ne donnent,  
Et puis s'en vantent par la ville,  
S'ilz trouvent quelque mal'-habile.*

*Tu leur dis, qu'elles sont charmées,  
Et qu'elles ne sont point aymées,  
Semans dedans leur fantasie,  
Une graine de jalousie,  
Qui empoisonne les pensées  
De ces chétives insensées.*

*Tu dis, que tu sçais la manière  
De rendre une ame prisonnière,  
Ou de la rendre desliée,  
S'il luy fasche d'estre oubliée,  
Et que pour monstrier ta science  
Tu en feras l'expérience.*

*Et vrayment, vieille enchanteresse,  
J'apperçoy bien que ma maistresse  
Ne me faict plus si bonne chère  
Qu'elle souloit, et que légère*

*Elle retire sa pensée  
De qui ne l'a point offensée.*

*Mais je ne m'en donne merveille,  
Veu que tu es la nompareille  
En toutes manières de charmes,  
Et que souvent de telles armes  
Tu as gasté mainte famille,  
Et séduit mainte pauvre fille.*

*Tu peulx destourner en arrière  
Du ciel la course coustumière,  
Tu peulx ensanglanter la Lune  
Tu peulx tirer soubs la nuict brune  
Les ombres de leur sépulture,  
Et faire force à la nature.*

*Tu peulx faire, si bon te semble,  
Que soubs tes pieds la terre tremble,  
Que les fleuves contre leur source  
Tournent la bride de leur course,  
Et que les arbres des montagnes  
Descendent au bas des campagnes.*

*Ores tu marches solitière  
Parmy l'horreur d'un cimitière,  
Or' autour d'une croix celée  
Tu guides toute eschevelée  
Le bal que la Sorcière meine  
Le dernier jour de la semaine.*

*Par toy les vignes sont gelées,  
Par toy les plaines sont greslées,  
Par toy les arbres se démentent,  
Par toy les laboureurs lamentent  
Leurs bledz perdus, et par toy pleurent  
Les bergers leurs troupeaux qui meurent.*

*Tu peulx faire tout ce dommage,  
Et peulx encores d'avantage :  
Mais pour esteindre dans une ame  
L'ardeur d'une amoureuse flame,  
Tu n'as recepte plus certaine,  
Que ton regard, et ton haleine.*



## ÉLÉGIE AMOUREUSE

*Si vostre esprit, qui de son origine  
Tesmoigne assez la nature divine  
Par les discours que faict divinement  
Vostre céleste et parfaict jugement,  
Ne cognoissoit combien sont noz pensées  
De passions diverses offensées,  
Et par sur tout de ceste affection  
Qui vient d'aymer une perfection,  
Je m'estendrois par plus longue escriture  
Sur le pouvoir, sur la cause et nature,  
Sur les effects, et la diverse fin  
De cest amour tant humain, que divin.*

*Mais cognoissant combien sont telles choses  
Divinement en vostre esprit encloses,  
Je laisseray cest argument choisir  
Aux plus sçavans, et aux plus de loisir :  
Me contentant seulement de vous dire  
Ce que je puis de mon amour escrire  
Naïvement, sans art et fiction,  
Comme sans art est mon affection.*

*Cognoissant donc combien est indomtable  
De cest amour la force inévitable,  
Mesmes trouvant un si digne subject  
Comme celuy, qui m'a servy d'object,*

*Vous jugerez mon amour estre telle,  
Veu que l'amour vient de la chose belle.*

*Si ce n'estoit que je crains d'offenser  
En vous louant, le modeste penser  
Qui ne vous laisse ouïr vostre mérite,  
Et vous faict plus que vous mesmes petite,  
Je ne dirois vostre race et grandeur,  
Puis que le ciel vous a donné tant d'heur  
Plus que cela, mais bien la bonne grace  
Qu'on void reluire en vostre belle face,  
Vostre douceur, vostre humble privauté,  
Et vostre esprit plus beau que la beauté :  
Perfections d'un chacun estimées,  
Mais plus de moy que de tout autre aymées.  
Par un instinct naturel, qui me faict  
Cognoistre en vous de vous le plus parfait.*

*Et s'il vous semble en cela que je face  
Aucune erreur, je vous supply de grace  
Considérer, que seul je ne suis pas  
Que telle erreur a pris en ses appas :  
S'il fault qu'erreur une chose on appelle  
Qui de soy mesme est toute bonne et belle,  
Par qui tout est, sans qui rien ne seroit,  
Et sans laquelle icy ne se feroit  
Rien de vertu, ne digne de mémoire.  
Et que doit-on plus priser que la gloire ?*

*Je ne prétens pour cela toutefois  
(Bien que d'amour les équitables loix*

*Veillent qu'amour par amour on compense)  
Vous obliger vers moy de récompense.  
Ce que de vous je désire et prétens,  
Pour l'amitié, pour la longueur du temps  
Que j'ay tasché de vous faire service,  
C'est seulement, Madame, que je puisse  
(Si autre bien je ne puis desservir)  
De vostre gré vous aymer et servir.*

*Vous pouvez bien, Madame, et ma Déesse,  
Vous pouvez bien commander que je cesse  
De vous hanter, de vous parler, et voir,  
Mais vous n'avez, et je n'ay le pouvoir  
De commander à mes désirs, en sorte  
Que mon amour ne soit tousjours plus forte.*

*Si vous pouvez voz graces vous oster,  
De vous aymer vous pouvez m'exempter :  
Mais si du ciel le vouloir immuable  
Pour voz vertus vous a faict tant aymable,  
Qu'elle raison av'ous, quant à ce point,  
De commander qu'on ne vous ayme point ?*

*Permettez donc, je vous supply, Madame,  
Permettez moy que vostre je me clame,  
Que je vous ayme, et porte dans mon cœur :  
Ou s'il vous plaist, pour m'user de rigueur,  
Me commander que tel je ne demeure,  
Commandez moy ensemble que je meure.*



## LA COURTISANNE REPENTIE

Du Latin de P. Gillebert.

**R**ETIREZ vous, *amoureuses pensées*  
*Des faulx plaisirs de Vénus offensées,*  
*Et toy qui es le père du soucy,*  
*Cruel Enfant, retire toy aussi.*

*Retirèz vous, ourdisseurs de finesse,*  
*Propos flatteurs, qui gastez la jeunesse,*  
*Larmes, souspirs, nostre plus grand sçavoir,*  
*Subtilz appas pour les fols décevoir :*  
*Retirez vous, petites mignardises,*  
*Et vous, du lict folastres gaillardises,*  
*Et tout cela, que par art féminin*  
*Amour détrempe au miel de son venin.*

*Adieu, adieu, vous qui m'avez aymée,*  
*Et qui m'avez surmonté désarmée :*  
*Adieu, troppeau affronteur bien instruit,*  
*Troppeau Romain, qui la grand' louve suit.*  
*D'un long adieu, adieu donc, mes complices,*  
*Qui vieillissez au borbier de voz vices,*  
*Qui maintenant sur la fleur de voz ans*  
*De toutes pars ceintes de courtisans,*

*Vous assemblez par leur sottè largesse  
Injustement une faulse richesse,  
Ou qui gaingnez, ô misérable gaing!  
A tous venans nuict et jour vostre pain.*

*Je ne veulx plus, pour tels loyers acquerre,  
Gagner la soulde en l'amoureuse guerre :  
Je ne veulx plus ces finesses brasser,  
Je ne veulx plus les amans enlacer  
Par tels appas de promesses frivoles,  
Ny pour l'argent donner belles parolles.*

*Par la cité, portant dessus le front  
Le feinct martel, je n'iray comme vont,  
Quand la fureur les a faict plus malades,  
Du dieu Bacchus les vineuses Menades.  
Je laisse là tous ces sifflets menus,  
Sifflets tant bien des amoureux cognus :  
Je ne veulx plus me pourmener en coche,  
Marque jadis des Dames sans reproche,  
Signe aujourdhuy des vices éfrontez,  
Qui ont rendu noz honneurs éhontez.*

*Rome, qui as veu de tes sept montaignes  
Tout l'univers ployé soubz tes enseignes,  
Tu ne voy plus, pour ton plus grand bonheur,  
Qu'un grand troppeau de filles sans honneur.  
T'a point laissé Ilie la Vestale  
De tant de maulx la semence fatale?  
Ou si tu tiens ces désirs vicieux  
De celle-là, qui mise entre les Dieux*

*Pour célébrer ses festes impudiques,  
Faict despouiller celles qui sont publiques?*

*Tiendrois tu point, ô Romaine cité,  
De ton autheur ton impudicité?  
Qui enleva par publiques rapines  
Impuniment les craintives Sabines.  
Mars te donna un esprit belliqueur,  
Tu tiens d'Ilie à ceste heure le cueur :  
Les anciens ont adoré le père,  
Et maintenant nous adorons la mère.  
Voilà le point de toute ma douleur,  
Voilà l'object de mon premier malheur,  
La liberté trop librement permise,  
Qu'impudemment tes vices ont acquise.*

*Adieu donc, fards, dont mon visage est peingt,  
Boetes, où sont les couleurs de mon teinct,  
Eaux, et empoix, dont la face on déguise,  
Croye, et Céruse, et Biaque de Venise.  
Je prens de vous congé pour tout jamais,  
Je ne veulx plus me peindre désormais,  
Ains dès icy abandonne l'usage  
Du fard menteur, qui gaste le visage :  
De la beauté je me veulx contenter,  
Que m'a voulu nature présenter,  
Et ne veulx plus, pour me faire plus belle,  
Changer par art ma forme naturelle.*

*Plus de pincette, et miroir je ne veulx :  
Adieu le soing de friser les cheveux,*

*Eaux, et unguents par lesquels on efface  
Taches, rougeurs, et rousseurs de la face,  
Ce qui déride, et plus estroittement  
Serre la peau dessoubs le vestement :  
Ce qui les dents convertist en ivoire,  
Et des sourcils la voulte rend plus noire :  
Ce qui les doigts crasseux, et mal polis,  
Change en couleur de roses, et de lis.*

*Adieu vous dy, ô vous herbes encore,  
Par qui le chef de jaune se colore :  
Drogues adieu, et adieu tout cela  
Par qui revint mon poil, qui s'en alla :  
Adieu encor' la caulte médecine,  
Qui m'a gardé de réclamer Lucine.*

*Adieu par qui s'échaufe la froideur,  
Adieu par qui se corrige l'odeur,  
Eaux de senteurs, musq', et civette, et ambre,  
Parfums du lict, et parfums de la chambre :  
Le luth, le bal, et tout ce qui plaist mieux  
Soit du Pétrarque, ou soit du Furieux.  
Adieu, lyens, enchantemens, et charmes,  
Qui de nostre art sont les dernières armes.*

*Adieu fenestre, et porte où trop souvent  
Jay amusé l'amoureux poursuyvant,  
Porte cent fois, d'une main courroucée,  
Des fols amans en cholère poussée.  
Adieu sifflets, et petis bruits légers,  
Signes, qui sont mutuels messagers,*

.

*Et tous les arts, dont la vieille rusée  
Sçait appaster la jeunesse abusée.*

*O bon Advis, si tu es quelque Dieu,  
Je prens franchise en ton plus sacré lieu,  
Te présentant la despouille du vice,  
Comme nonnain vouée à ton service.  
J'apporte icy la cendre des plaisirs,  
Qui ont bruslé mes plus jeunes désirs,  
Et le mespris de tout cela qu'ameine  
Le faulx appas de ceste vie humaine :  
Affranchis donc mes esprits retenus  
Trop longuement sous les loix de Vénus.*

*Et quant à vous, ô robes Tyriennes,  
Robbes de soye, et perles Indiennes,  
Petis anneaux par l'oreille passez,  
Riches carcans à mon col enlacez,  
Pompeux habits, dont la molle richesse  
Fut le loyer de ma folle jeunesse,  
Ou soyez-vous par la flamme abolis,  
Ou au plus creux de l'onde ensevelis :  
Rien n'en demeure, et ne soit, moy bruslée,  
Flammesche aucune à mes cendres meslée.*

---



## LA CONTRE-REPENTIE

Du mesme Gillebert.

**S**i mon esprit, qui peult sortir dehors  
De ce qui n'est que prison de son corps,  
Suyvant tousjours sa trace coustumière  
Recherche encor' la liberté première,  
Si le séjour d'un travail ocieux,  
Nourrissement des désirs vicieux,  
Réveille en moy la flamme accoustumée,  
Plus que devant en mon cueur allumée,  
Pourquoy, hélas, d'un nœu si rigoureux  
Ay-je lié mes ans plus vigoureux,  
Et pourquoy s'est la douceur de ma vie  
Dessous un joug si pesant asservie?  
Folle, pourquoy en lieu si reserré  
Dedans mon corps s'est mon cueur enterré,  
Si en moymesme estant ensevelie,  
Je suis encor' de la flamme assaillie?

Or adieu donc, vaine captivité,  
Qui serve tiens nostre pudicité,  
Pudicité sous misérable feincte  
D'un soing forcé honteusement contraincte.

*Mère d'Amour, suyvant mes premiers vœux,  
Dessous tes loix remettre je me veulx,  
Dont je voudrois n'estre jamais sortie,  
Et me repens de m'estre repentie.*

*Car veu le soing, les travaulx et dangers,  
Dont et par terre, et par flots estrangers  
Nous sommes ceincts, veu la follie humaine  
Ambicieuse aux causes de sa peine,  
Ose'-tu bien, ô rigoureux Censeur,  
De noz plaisirs corrompre la douceur?  
Ose'-tu bien l'Amour nous interdire,  
Qui de noz maulx le seul bien se peult dire?*

*Reposez donc aux champs Élysiens,  
Reposez vous, esprits des anciens :  
Et tousjours soient de roses rougissantes,  
Et de beaux lis voz urnes florissantes :  
Pour à bon droit avoir déifié  
Ce saint troppeau à Vénus dédié,  
Ce saint troppeau de filles plus humaines,  
Tant révééré des Matrones Romaines.*

*Cypris ainsi, source de nostre sang,  
Entre les Dieux jadis trouva son rang.  
Et sçavez-vous, qui l'a faicte si grande?  
Cypris la belle estoit de nostre bande.  
Si Flore n'eust faict le peuple héritier  
De tant de biens gaingnez à ce mestier,  
Le peuple n'eust, pour la mémoire d'elle,  
Par tant d'honneurs rendu Flore immortelle.*

*Et vous ainsi voulez sortir de là :  
Mais les destins s'opposent à cela,  
Vous enserrant plus fort que la noire onde,  
Qui court là bas en neuf tours vagabonde.  
Peu à peu donc voz corps se brusleront,  
Et tous seichez en cendres tumberont :  
Mais quant à moy, libre je m'en déporte,  
Et de bonne heure éloingne vostre porte.*

*Adieu verroulx, adieu portaux ferrez,  
Les petits trous des huis tousjours serrez,  
Les lieux dévots, les chambrettes petites,  
L'enroué son des chansons tant redittes,  
Le long silence, et le tumbeau des corps  
Devant leur mort mis au nombre des morts,  
Les veufves nuicts, et l'aiguillon qui touche  
Les tendres cueurs en leur déserte couche.*

*Cherchez, cherchez qui d'un teint pallissant  
Trompe l'ardeur de son feu languissant :  
Ou qui par art un mary se façonne,  
Et son plaisir elle mesme se donne :  
Ou qui si fort l' imagine en veillant,  
Qu'ell' le resente encor' en sommeillant :  
Ou qui avec quelque compagne sienne  
Voyse imitant la docte Lesbienne.*

*Je ne veulx plus nature décevoir  
Par ce qu'on peult en dormant concevoir,  
Je ne veulx plus d'un Démon estre femme,  
Je ne veulx plus contr' imiter la flamme*

*Désormais donc à mon col soit permis  
 Jetter le joug, où je l'avois soumis,  
 Et désormais retourne la franchise  
 De père en filz à nostre sang acquise :  
 Franchise las, que fort mal j'entendy  
 Lors qu'en ce lieu serve je me rendy,  
 Mais qui fera désormais sa demeure  
 Avecques moy, jusq'à tant que ie meure.*

*Dévotes sœurs, qui estes sur la fleur  
 De voꝝ beaux ans, je plains vostre malheur,  
 Je plains le soing qui vous ronge sans cesse,  
 Je plains le temps, je plains vostre jeunesse.  
 Las vous seichez, et les flambeaux ardens  
 De voꝝ désirs vous bruslent au dedans,  
 Comme du blé les forests jaunissantes  
 Ardent parmy les flammes ravissantes.  
 Comme le feu en la fournaise estrainct  
 Va forcenant, le vostre ainsi contrainct  
 Secrettement vous ard jusq'aux moëllés,  
 Et en bruslant acquiert forces nouvelles.  
 Vous languissez, et voyant tout autour  
 Voꝝ corps serrez d'un effroyable tour,  
 Vous efforcez, avecques mains craintives,  
 Rompre les lacꝝ, qui vous tiennent captives.*

*Ainsi l'oyseau en la cage enfermé  
 Recherche en vain son bois accoustumé,  
 Ainsi en vain la beste prisonnière  
 Veult retourner en sa vieille tesnière,*

*Et vous ainsi voulez sortir de là :  
Mais les destins s'opposent à cela,  
Vous enserrant plus fort que la noire onde,  
Qui court là bas en neuf tours vagabonde.  
Peu à peu donc voz corps se brusleront,  
Et tous seichez en cendres tumberont :  
Mais quant à moy, libre je m'en déporte,  
Et de bonne heure éloingne vostre porte.*

*Adieu verroulx, adieu portaux ferrez,  
Les petits trous des huis tousjours serrez,  
Les lieux dévots, les chambrettes petites,  
L'enroué son des chansons tant redittes,  
Le long silence, et le tumbeau des corps  
Devant leur mort mis au nombre des morts,  
Les veufves nuicts, et l'aiguillon qui touche  
Les tendres cueurs en leur déserte couche.*

*Cherchez, cherchez qui d'un teint pallissant  
Trompe l'ardeur de son feu languissant :  
Ou qui par art un mary se façonne,  
Et son plaisir elle mesme se donne :  
Ou qui si fort l' imagine en veillant,  
Qu'ell' le resente encor' en sommeillant :  
Ou qui avec quelque compagne sienne  
Voyse imitant la docte Lesbienne.*

*Je ne veulx plus nature décevoir  
Par ce qu'on peult en dormant concevoir,  
Je ne veulx plus d'un Démon estre femme,  
Je ne veulx plus contr' imiter la flamme*

*De ces Jumens, qui pleines bien souvent  
Pour leur mary n'ont autre que le vent,  
Quand le printemps (miracle de l'Espagne)  
Les époïnçonne à travers la campagne.  
Je laisse là ces plaisirs contrefaits,  
Je veulx sentir les naturels effects,  
Et m'en retourne aux tentes plus heureuses  
Gagner la solde aux guerres amoureuses.*

*Et quant à vous, armes de chasteté,  
Habits tesmoins de nostre honnesteté,  
Le vermoulu, et les taignes encore,  
Et le reclus désormais vous dévore :  
Je vous délaisse, et promez ne sentir  
D'or'enavant un autre repentir.*

---

## LA VIEILLE COURTISANNE

*BIEN que du mal duquel je suis atteinte,  
Soit désormais tardive la complainte,  
Et qu'on ne doive imputer à raison  
Le repentir qui vient hors de saison :  
Si me plandray-je, et de mon inconstance  
Renouvelant la vieille repentance,  
(Quoy que promis j'eusse de ne sentir  
D'or'enant un autre repentir)  
M'efforceray de soulager ma peine  
Par les soupirs d'une complainte vaine.*

*Peut estre encor que de mon soupirer  
Quelqu'un pourra quelque profit tirer,  
Et que mon mal, si bien on le contemple,  
Aux moins rusez pourra servir d'exemple :  
Récompensant par ce nouveau bienfaict,  
Si mieulx ne puis, mon antique forfaict.*

*Donques, à fin de mieulx faire cognoistre  
Tout mon malheur, venant mon âge à croistre  
Plus que mon sens, sur les douze ou treize ans,  
Estant nourrie aux délices plaisans,  
Que peult gouster une fille légère  
Dessous la main d'une impudique mère,  
Pour ne laisser dessus l'arbre vieillir  
Ma belle fleur, je la laissay cuillir,*

*Non à quelqu'un dont on deust faire compte,  
Et dont l'honneur peust amoindrir ma honte,  
Mais à un serf : un serf eut ce bon heur,  
De trionfer de mon premier honneur,  
Secrettement : car ma mère discrète  
Sceut bien tenir l'entreprise secrète.*

*Bien tost après je vins entre les mains  
De deux ou trois gentilz-hommes Romains,  
Desquelz je fus aussi vierge rendue,  
Comme j'avoy pour vierge esté vendue :  
De main en main je fus mise en avant  
A cinq ou six, vierge comme devant.*

*Depuis suivant une meilleure voye,  
D'un grand prélat je fus faicte la proye,  
Qui chèrement ma jeunesse achepta,  
Comme pucelle : et si bien me traitta,  
Que je devins, voire en bien peu d'espace,  
Belle, en bon poinct, et de meilleure grace.*

*Dèslors j'apprins à chanter et baller,  
Toucher le luth, et proprement parler,  
Vestir mon corps d'accoustrement propice,  
Et embellir mon teint par artifice ;  
Bref j'apprins lors sous bons enseignemens,  
De mon sçavoir les premiers rudimens :  
Car le prélat, duquel j'estoy l'amie,  
Voire duquel j'estoy l'ame demie,  
Le cueur, le tout, n'avoit autre plaisir,  
Que satisfaire à mon jeune désir.*

*Deux ou trois ans me dura ceste vie,  
Jusques à tant qu'il me prist une envie  
De la changer : comme on void bien souvent  
Trop grand plaisir se convertir en vent,  
Et pour ne voir chose qui luy desplaie,  
L'esprit humain se fascher de son aise.  
O combien mal convient la majesté  
Avec l'amour ! rien que la liberté  
Ne me failloit : mais défaillant icelle,  
Me défaillloit toute chose avec elle.  
Ny les faveurs, ny les bons traitemens,  
Chaisnes, anneaux, et riches vestemens,  
De cent valets me voir estre honorée,  
Et du seigneur à peu près adorée,  
Estre nourrie en repos ocieux :  
Bref, s'il y a chose qui plaise mieulx,  
Quoy que l'on feist, ou dist pour me complaire,  
Rien ne pouvoit mon esprit satisfaire.*

*La liberté de pouvoir deviser,  
D'aller en masque, et de se déguiser,  
Siffler de nuict par une jalousie,  
Faire l'amour, vivre à sa fantasie,  
Sans esprouver la fascheuse prison  
De ne pouvoir sortir de la maison  
Sans un valet, et sans congé du maistre  
N'oser monstrier le nez à la fenestre :  
Ce seul désir mon esprit chatouilloit,  
Ce seul ennuy mon repos travailloit,  
Et peu à peu d'une lente tristesse  
Décoloroit la fleur de ma jeunesse.*



*Je demeuray, sans faveur ne support,  
Car mon Prélat, de malheur, estoit mort :  
Et ne m'estoit de toute ma richesse  
Rien demeuré qu'un petit de jeunesse.*

*Doncques m'aydant de moymesme au besoing,  
En rejettant toute vergongne au loing,  
J'ouvre boutique, et faicte plus sçavante,  
Vous metz si bien ma marchandise en vante,  
Subtilement affinant les plus fins,  
Qu'en peu de temps fameuse je devins.*

*Lors me voyant par Rome assez connue,  
Pour n'estre en ranc d'esgaldrine tenue,  
De deux ou trois à poste je me mis,  
Lesquelz estoient mes plus fermes amis :  
Et tous les mois me donnoient pour salaire  
Un chacun d'eulx trente escus d'ordinaire.*

*Je laisse icy à discourir comment,  
Je me sçavois gouverner dextrement  
Avecques eulx, à l'un faisant caresse,  
A l'autre usant de plus grande rudesse,  
Selon que d'eulx je cognoissois le cueur  
Se manier par douceur ou rigueur :  
N'oubliant pas ceste commune ruse,  
De contenter de quelque maigre excuse  
Le mal-content : et sans aymer aucun,  
Donner à tous le martel en commun.  
Par ce moyen chacun se pensant estre  
Plus favorit, pour demeurer le maistre,*

*Comme à l'envy, par présens achetoit  
Ce qu'avoit moins à qui plus il coustoit.*

*C'estoit le bon, quand pour donner licence  
A l'un des trois, les deux faisoient instance :  
Comme il avient, que pour chasser un tiers,  
Les autres deux s'accordent volontiers.  
Lors je disois, ou que sa laide face,  
Son poil rousseau, ou sa mauvaise grace,  
Plus que la mort me faschoient, toutefois  
En le perdant, que je perdois un mois.*

*Eux donc ayans de me demander honte  
Une faveur qui ne tournoit à compte,  
Se contentoient, pour garder amitié,  
D'y suppléer chacun pour la moitié.  
Ainsi jamais n'amoindrissoit ma rente,  
Et me restoit une place vaquante,  
Dont je scavois bien faire mon profit.*

*Aucunefois je prenois à crédit,  
En leur présence, ou supposois des debtes.  
Conclusion, j'avois mille receptes,  
Pour leur tirer les quatrins de la main :  
Ores faignant de me faire nonnain,  
Ores parlant de quelque mariage,  
Ores de faire à Naples un voyage,  
Ou à Veniçe, ou en quelque autre lieu,  
Et que bien tost je leur dirois adieu.  
Aucunefois je me faisois enceinte,  
Ou me faignois de quelque fièvre atteinte,*

*Et ce que peult un artifice tel,  
Pour s'encherir, ou pour donner martel.*

*Voilà comment je traittois l'amy ferme,  
Lequel jamais ne failloit à son terme :  
Car les pendants, et les bracelets d'or,  
Les scoffions, et les chaisnes encor,  
Gands parfumez, robbes et pianelles,  
Garnels, bourats, chamarres, caparelles,  
Licts de parade, et corames dorez,  
Savons de Naple', et fards bien colorez,  
Miroirs, tableaux ou j'estois en peinture,  
Masques, banquets, et coches de vecture,  
Et s'il y a de consumer le bien  
Autres moiens, n'estoient comptez pour rien.*

*Que diray plus? j'avois mille pratiques :  
Car tout cela qui s'achepte aux boutiques,  
Ne coustoit rien, et mesme le boucher  
Le plus souvent estoit payé en chair.  
Jusqu'aux faquins (si l'honneur me dispence  
De dire ainsi) j'espargnoy la despence :  
Car tout l'argent des honnestes amis,  
Pour mestre en banque, en réserve estoit mis.  
J'avois de plus quelque nuict la sepmaine,  
Qui m'estoit franche : et lors je mettois peine,  
De pratiquer quelque nouvelle amour,  
Et ne passois inutile un seul jour.  
A cest effect je tenoy pour fantesque  
Une rusée et vieille Romanesque,*

*Qui descouvrant quelque jeune emplumé,  
 Avant qu'il fust de mon faict informé,  
 Trouvoit moyen de faire l'entreprise  
 Secrettement, et comme bien apprise,  
 N'oublioit pas de prendre avant la main,  
 Disant comment j'estoy de sang Romain,  
 Et que j'estoy femme d'un gentilhomme,  
 Lequel pour lors estoit banny de Rome.*

*Voila comment je traittoy l'estranger :  
 Mais par sus tout je craignoy le danger  
 Des escroqueurs, ne me tenant mocquée,  
 Si-non alors que j'estoy escroquée :  
 Ce qui causoit que moins je m'adressois  
 A l'Espagnol, qu'au libéral François,  
 Douce, courtoise, humaine, quant au reste :  
 Mais ce pendant fuyant plus que la peste,  
 Ces jeunes gens, lesquels sans desbourcer,  
 A tous propos pour beaux veullent passer,  
 Nous pensant bien payer d'une gambade,  
 D'une chanson, d'un luth, ou d'une aubade :  
 Ce qui nous trompe, et faict que bien souvent,  
 Nous nous trouvons les mains pleines de vent.*

*J'avois aussi une soingneuse cure  
 De n'endurer sur mon corps une ordure :  
 De boire peu, de manger sobrement,  
 De sentir bon, me tenir proprement,  
 Fust en public, ou fust dedans ma chambre :  
 Où l'eau de naffe, et la civette, et l'ambre,*

*Le linge blanc, le pennache éventant,  
Et le sachet de pouldre bien sentant,  
Ne manquoient point : sur tout je prenoy garde  
(Ruse commune à quiconque se farde)  
Qu'on ne me peust surprendre le matin.  
Bref tout cela qu'enseigne l'Arétin,  
Je le sçavoy : et sçavoy mettre en œuvre  
Tout les secrets que son livre descouvre :  
Et d'abondant mille tours incogneus,  
Pour esveiller la dormante Vénus.*

*J'estoy pourtant en mes propos honneste,  
Et ne faisois à tout le monde feste,  
Légèrement caressant un chacun :  
J'avoy pour tous un entretien commun,  
Et de façons gravement assurees,  
Sçavoy fort bien enchérir mes denrées.*

*De la vertu je sçavoy deviser,  
Et me sçavoy tellement déguiser,  
Que rien qu'honneur ne sortoit de ma bouche :  
Sage au parler, et follastre à la couche.  
Aussi void-on qu'un propos vicieux,  
Plus que le vice est souvent odieux :  
Et que rien tant que vertu n'est aymable,  
Ou ce qui est à la vertu semblable.*

*Chacun se flatte en son affection,  
Où il cognoist quelque perfection :  
Et ne peult bien la Dame estre estimée,  
Que l'on cognoist indigne d'estre aymée :*

*Tant la vertu plaist en celles qui l'ont,  
Si-non au cueur, pour le moins sur le front.*

*Par telz moiens j'acquis faveur en Rome,  
Et ne se fust estimé galant homme,  
Qui n'eust eu bruit de me faire l'amour.  
Au demeurant, fust de nuict ou de jour,  
Je ne craignois d'aller sans ma patente,  
Car j'estois franche, et de tribut exempte.  
Je n'avois peur d'un gouverneur fascheux,  
D'un barisel, ny d'un sbirre outrageux,  
Ny qu'en prison lon retint ma personne  
En court Savelle, ou bien en tour de Nonne :  
N'ayant jamais faulte de la faveur,  
D'un Cardinal, ou autre grand seigneur,  
Dont on voyoit ma maison fréquentée :  
Ce qui faisoit que j'estois respectée,  
Et que chacun craignoit de me fascher,  
Voyant pour moy les plus grands s'empescher.*

*Six ou sept ans je feis ce beau mesnage :  
Ayant passé le meilleur de mon aage  
En ces plaisirs, (si plaisir fault nommer  
Un peu de doux meslé de tant d'amer)  
Car quel plaisir, hélas, me pouvoit estre,  
Bien que je prinsse à dextre et à senestre,  
D'avoir soubmis mes membres éhontez  
A l'appétit de tant de voluntez !  
Et d'imiter le vivre d'une beste,  
Pour m'enrichir par un gain deshonneste ?*

*Et d'endurer d'un amant furieux  
Mille desdaings, et mots injurieux ?  
De supporter une aisselle suante,  
Un nez punais, une bouche puante,  
Une sottise, et perdre à tous propos  
Pour un martel, et repas et repos ?*

*Outre la peur (geine perpétuelle)  
D'une vérolle, ou d'une pellarelle,  
Et tout cela dont se trouve héritier,  
Qui longuement exerce tel mestier.  
Car quant au soing ou chacune se fonde,  
De se farder, de se faire la blonde,  
De se friser, de corriger l'odeur,  
Serrer la peau, réchauffer la froideur,  
Je n'en dy rien, pour estre telle peine  
Commune encor à la dame Romaine.  
O bien heureuse et trois et quatre fois,  
Qui n'est sugette à si pénibles loix !*

*Ce fut pourquoy une sepmaine sainte,  
Estant pour lors ma conscience atteinte  
D'un saint remords, que quelque bon Démon  
Me fait sentir au milieu d'un sermon,  
Sans y penser soudain je me dispose  
Faire de moy une métamorphose :  
Et de changer mon lascif vestement,  
En un dévot et saint accoustrement.  
Ce que je feis : et devins convertie,  
Donnant dès lors une grande partie*

*De mes trésors à la religion :  
Où tost après changeant d'opinion,  
Je me trouvoy à mal party rangée,  
Et plus d'habit que de vouloir changée.*

*Donc inhabile au service de Dieu,  
J'abandonnay de bonne heure le lieu :  
Et retournant d'où je m'estoy partie,  
Me repenty de m'estre repentie.  
Ainsi tournée à mon premier mestier,  
Pour regaigner tout cela qu'au monstier  
J'avoy laissé, j'ouvre l'escolle au vice,  
Et commençay d'un plus grand artifice  
Qu'au paravant, à dresser mes appas,  
Et retenter les amoureux combats,  
Où je r'acquis d'un utile dommage,  
Tout le perdu, et beaucoup d'avantage.*

*Adonc je vins en réputation :  
Et prins dès lors telle présomption,  
De grands seigneurs me voyant courtisée,  
Que mon mespris me rendit mesprisée.  
Je tais icy pour mon premier bon heur,  
Du trente et un le fameux déshonneur,  
Et supposé au lieu d'un gentilhomme  
Dedans mon lict l'exécuteur de Rome :  
Qui ce plaisir devant cent et cent yeux  
Récompensa du fouet injurieux.*

*Je tais encor la vérolle gouteuse,  
La denterelle, et pellade honteuse,*

*Et mon visage en tant de lieux s'frixé,  
Que mille fards ne l'eussent déguisé.*

*J'avois pourtant encor bonne pratique,  
Et pour cela ne fermay la boutique :  
Car le renom de mon crédit passé,  
Et le trésor que j'avois amassé,  
M'entretenoient : et puis ma bonne grace  
Récompensoit d'une si brave audace  
Ce que les ans de beau m'avoient osté,  
Que mon automne on prenoit pour esté.*

*J'avois au lict cent mille gaillardises,  
Mille bons mots, et mille mignardises :  
De bien baller on me donnoit le pris,  
J'avois du luth moyennement appris,  
Et quelque peu entendois la musique :  
Quant à la voix, je l'avois angélique,  
Et ne se fust nul autre peu vanter,  
De sçavoir mieux le Pétrarque chanter.*

*Au demeurant, j'avois la main divine,  
Fust sur la toile, ou fust sur l'estamine :  
Et volontiers y emploiois le temps,  
Quand je n'avois un meilleur passetemps.  
Aucunefois en accoustrement d'homme,  
Je passageoy pompeusement par Rome  
Sur un cheval, de mesme enharnaché,  
Et le pennache à la guelphe attaché,  
Ne me montrois moins superbe et vaillante,  
Qu'une Marphise, ou une Bradamante.*

*Bref, je scavoï de toute chose un peu,  
 Et n'estoy pas ignorante du jeu,  
 Fust aux eschets, ou fust à la première :  
 Où je n'estois de perdre coustumièrè,  
 Jouant tousjours à moytié pour celuy,  
 Qui ne prenoit que la perte pour luy.*

*Aucunefois n'estant de la partie,  
 J'estoy si bien de mon faict advertie,  
 Qu'autant de fois qu'une reste on gaignoit,  
 Autant de fois la manche on me donnoit.  
 Aucunefois ne m'estant agréable  
 Quelque joyau, d'une usure honorable  
 A cinq ou six je le faisois payer,  
 Et leur baillois à la rafle à jouer.*

*Voylà comment par cent moyens honnestes  
 Je recueillois la laine de mes bestes :  
 Dont je tondois les unes quelquefois,  
 Et quelquefois les autres escorchois :  
 Usant par tout de si grand artifice,  
 Que sans monstrier un seul poinct d'avarice,  
 Ceux-là dont plus de présent j'avoy pris,  
 Se réputoient estre plus favoris.*

*Ma maison donc, moins que jamais déserte  
 Estoit quasi comme une escolle ouverte  
 D'honesteté, où il falloit venir  
 Pour bien sçavoir Dames entretenir :  
 Là se disoient mille bons mots pour rire,  
 Là les plus sots s'efforceoient de mieue dire*

*Comme à l'envy, et là soir et matin  
Se rapportoit toute chose au butin.*

*S'il se faisoit quelque assemblée honneste,  
Quoy que ce fust j'estoy toujours de feste :  
Et n'eust esté le banquet bienourny,  
Qui de tels metz eust esté dégarny.  
Je me trouvois de ducats plusieurs milles,  
Qui ne m'estoient en un coffre inutiles :  
J'avois meublé une belle maison,  
Et richement, et selon la saison :  
Et sur la porte avois mis pour devise,  
La pluye d'or de la fille d'Acrise :  
Voulant par là honnestement monstrier,  
Que par l'or seul on y pouvoit entrer.*

*Heureuse, las, heureuse, et trop heureuse,  
Si Cupidon de sa torche amoureuse,  
Pour chastier cent mille indignitez  
De tant d'amans, que j'avois mal traittez,  
N'eust allumé dans mes froides mouelles  
Le feu vengeur de ses flammes cruelles :  
Me contraignant d'aymer plus que mes yeux,  
Plus que mon cueur, un jeune audacieux,  
Qui d'autant plus que d'une humble caresse  
Je m'efforçois d'amollir sa rudesse,  
Plus me fuyoit, et se paissoit, cruel,  
De mon torment et pleur continuel.*

*Las quantes fois jalousement malade,  
Courant par tout, ainsi qu'une Ménade,*

*Ay-je suivy, sans crainte du mocqueur,  
 Cest inhumain, qui m'emportoit le cueur !  
 Las quantes fois, en lieu d'estre endormie,  
 Le pensant estre ès bras d'une autre amie,  
 Nuds pieds, nud chef, au temps des longu*

[nuict]

*Ay-je rompu et fenestres et huys,  
 Injuriant de mille outrages celle,  
 Qui recéloit mon ennemy chez elle !  
 Las quantes fois suis-je allée au devin,  
 Et quantes fois aux sorcières, à fin  
 De retenir par lyens et par charmes  
 Cest obstiné vainqueur de telles armes !*

*Le poil au chef me hérisse d'horreur,  
 Me souvenant de ce que la fureur  
 Me faisoit faire : ores d'un cimetère,  
 Tirant de nuict quelque ombre solitière,  
 Ores au ciel la Lune ensanglantant,  
 Ores le cours des fleuves arrestant.*

*Les vers sacrez, les célestes augures,  
 Les poincts couplez, les magiques figures,  
 Les saincts fuseaux, les noms ensorcelez,  
 Les os des morts, et les lauriers bruslez :  
 Ce que du front des poulains on attire,  
 Les yeux de loup, les images de cire,  
 Les nœuds charmez, et le nombre de trois,  
 Avec le mal, qu'on appelle des mois :  
 Bref, tout cela que peut telle science,  
 (Et tout en vain) j'en feis l'expérience.*

*Ce n'est pas tout : les présens amoureux,  
Et tout le bien, que mes ans plus heureux  
M'avoient acquis avec peine infinie,  
Vignes, maisons, argent à compagnie,  
En moins d'un an tout cela fut vendu,  
Et en banquets et présens. despendu  
Pour cest ingrat, ingrat, ingratissime,  
Lequel tenoit de mes pensers la cyme,  
Puis me planta, voyant tout consumé  
Ce qu'il avoit tant seulement aymé.*

*Et puis voicy pour m'achever de peindre,  
Celle que plus les Dames doivent craindre,  
Sur un baston marchant à pas comptez,  
Dame Vieillesse aux cheveux argentez :  
Qui ravissant d'une main larronnesse  
Ce qui restoit encor de ma jeunesse,  
Ne m'a laissé que la gravelle aux reins,  
La goutte aux pieds, et les galles aux mains,  
La toux aux flancs, la micraine à la teste,  
Et à l'oreille une sourde tempeste.*

*De ce beau chef tout l'honneur est esteinct,  
Ce beau visage a changé son beau teinct  
En teinct de mort : et ceste bouche blesme,  
Dessus ses bords a peincte la mort mesme.  
Ces deux beaux yeux jadis flambeaux d'amour,  
Se sont cachez de peur de voir le jour,  
Et pour pleurer leurs fautes, et mes peines,  
Sont de flambeaux convertis en fonteines.*

*Je ne puis plus ny sentir, ny gouter,  
 Plus ne me plaist les doux sons escouter,  
 Le sens me fault, et l'esprit qui me laisse,  
 Plus que le corps se sent de la vieillesse.  
 J'ay oublié tout cela qu'autrefois,  
 J'avoy apprins du luth et de la voix,  
 J'ay oublié tous mes bons mots pour rire,  
 Je ne sçay plus que me plaindre et mesdire,  
 Je ne sçay plus que tousser et cracher,  
 Fascher autruy, et d'autruy me fascher.*

*Quant au mestier, dont il fault que je vive,  
 C'est de filler, ou laver la lessive,  
 Faire traffiq' de quelques vieux drappeaux,  
 Composer fards, contrefaire des eaux,  
 Vendre des fruicts, des herbes, des chandelles  
 Aux jours de feste, et crier les chambelles.*

*Voilà l'estat, où je gaigne mon pain,  
 Pour ma vieillesse armer contre la faim,  
 Et pour payer une chambre locande,  
 Ce qui est or' ma despense plus grande.  
 Au demeurant je ne discours icy  
 Par le menu le chagrin, le soucy,  
 Et le soubson, que la vieillesse cache  
 Dedans son sein : le mal qui plus me fasche,  
 Et qui me faict cent fois le jour périr,  
 C'est de vouloir, et ne pouvoir mourir.*

*O que je suis différente de celle,  
 Que j'estois lors, quand jeune, riche, et belle,*

*Un escadron j'avoꝝ de tous costez  
De courtisans pompeusement montez,  
M'accompagnant ainsi qu'une princesse,  
Fust au matin, quand j'allois à la messe,  
Ou fust au soir, alors qu'il me plaisoit  
De me trouver où le bal se faisoit !*

*Las maintenant un chacun me desdaigne,  
Et seulement pauvreté m'accompagne.  
Ceux que jadis desdaigner je souloy,  
M'appellent vieille, et se mocquent de moy :  
Et ceux dont plus j'estoy favorisée,  
Sifflent sur moy d'une longue risée :  
Se vergognans de m'avoir voulu bien,  
Pour rien en moy ne cognoistre du mien.*

*Jusques icy a couru ma fortune,  
Selon le temps adverse, ou opportune.  
Mais, ô chétive ! encor n'est-ce le point,  
Qui plus au vif le courage me poingt.  
Le seul object de ma complainte amère  
C'est, c'est l'ennuy de me veoir pauvre, et mère,  
Non d'un qui soit d'aage pour se nourrir,  
Ou qui me puissè au besoing secourir,  
Mais d'une fille encor jeune et débile,  
Qui sur les bras m'est en charge inutile,  
Et sera, las, si cest astre inhumain,  
Règne long temps sus le climat Romain.*

*J'ay veu Léon, délices de son aage,  
J'ay veu Clément de ce mesme lignage,*

*J'ay veu encor ce bon Paule ancien,  
Premier honneur du sang Farnésien :  
Après cestuy j'ay veu Jules troisième,  
Ores je voy le grand Paule quatrième.*

*De tous ceulx-là je me doy contenter :  
De cestui-cy je me veulx lamenter,  
Pour avoir mis d'une loy rigoureuse  
Dessous les pieds la franchise amoureuse,  
Abolissant d'un édict défendeur  
Ce qui estoit de Rome la grandeur.*

*Car si de ceux que Rome plus honore,  
De courtisans, et des autres encore'  
On veult ainsi les plaisirs limiter,  
Quelz estrangers y viendront habiter ?  
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remède  
Exerceront l'amour de Ganymède,  
Où sans cela ne sont que trop appris  
Ceux qui ont loy de n'estre point repris.*

*O temps ! ô meurs ! ô malheureuse année !  
O triste règne ! ô Rome infortunée !  
N'estoit-ce assez, que le discord mutin  
T'eust faict du monde un publique butin,  
Et d'avoir veu sur ta rive Latine  
Si longuement la guerre et la famine,  
Si malheureuse encor tu ne perdois  
La liberté : liberté, que tu dois  
Plus regretter, que tes palais antiques,  
Dont nous voyons les poudreuses reliques.*

*Fille, qui m'es plus chère que mes yeux,  
Hélas, pourquoy t'ont faict naistre les cieux  
Soubs un tel siècle? ou, pourquoy si durable  
Ay-je vescu, pour te veoir misérable?  
Hélas, fault-il que ce beau chef doré,  
Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,  
Ce front, ce nez, ceste bouche divine,  
Et ce beau corps, qui des Dieux estoit digne,  
Soit le butin, non point d'un courtisan,  
Mais d'un faquin, ou d'un pauvre artisan?*

*Pour cela donc d'une main si soigneuse,  
T'ay-je eslevée? ô fille malheureuse,  
Si tu devois par telle indignité  
Perdre la fleur de ta virginité!  
Estoit-ce là ceste belle jeunesse,  
Dont je faisois mon baston de vieillesse?  
Estoit-ce ainsi que mes travaux passez  
Devoient un jour estre récompensez?  
O ciel cruel, estoiles conjurées,  
N'avois-je assez de peines endurées,  
Si en ma fille, en cest aage où je suis,  
Je ne voyois renaistre mes ennuis?*

*Je n'en puis plus, et mes pleurs qui s'espandent,  
A grands ruisseaux, le parler me défendent:  
Donques priant ceux là qui me liront,  
Et de mes pleurs (peult-estre) se riront,  
De m'excuser, si par trop de langage  
(Vice commun à celles de mon aage)*

*J'ay discouru et mon mal, et mon bien,  
Je feray fin: que peussé-je aussi bien,  
Pour n'estre plus à ces maulx asservie,  
Comme à mes pleurs, mettre fin à ma vie!*



## MÉTAMORPHOSE D'UNE ROSE

*COMME sur l'arbre sec la veufve tourterelle  
Regrette ses amours d'une triste querelle,  
Ainsi de mon mary le trespas gémissant,  
En pleurs je consumois mon aage languissant :*

*Quand pour chasser de moy ceste tristesse enclose,  
Mon destin consentit que je devinsse Rose,  
Qui d'un poignant hallier se hérissé à l'entour,  
Pour faire résistance aux assaults de l'Amour.*

*Je suis, comme j'estois, d'odeur naïve et franche,  
Mes bras sont transformez en épineuse branche,  
Mes piedz en tige verd, et tout le demeurant  
De mon corps est changé en Rosier bien fleurant.*

*Les plis de mon habit sont écailleuses poinctes,  
Qui en rondeur égalle autour de moy sont jointtes :  
Et ce qui entr'ouvert monstre un peu de rougeur,  
Imite de mon ris la première douceur.*

*Mes cheveulx sont changez en feuilles qui verdoyent,  
Et ces petits rayons qui vivement flamboyent  
Au centre de ma Rose, imitent de mes yeux  
Les feuz jadis égaulx à deux flammes des cieulx.*

*La beauté de mon teint à l'Aurore pareille  
N'a du sang de Vénus pris sa couleur vermeille,  
Mais de ceste rougeur que la pudicité  
Imprime sur le front de la virginité.*

*Les graces, dont le ciel m'avoit favorisée,  
Or' que Rose je suis, me servent de rosée :  
Et l'honneur qui en moy a fleury si long temps,  
S'y garde encor' entier d'un éternel printemps.*

*La plus longue frescheur des roses est bornée  
Par le cours naturel d'une seule journée :  
Mais ceste gayeté qu'on voit en moy fleurir,  
Par l'injure du temps ne pourra dépérir.*

*A nul je ne défends ny l'odeur, ny la veue,  
Mais si quelque indiscret vouloit à l'impourveue  
S'en approcher trop près, il ne s'en iroit point  
Sans esprouver comment ma chaste rigueur poingt.*

*Que nul n'espère donc de ravir ceste Rose,  
Puis qu'au jardin d'honneur elle est si bien enclose :  
Où plus soigneusement elle est gardée encor',  
Que du Dragon veillant n'estoient les pommes d'or.*

*Celuy qui la vertu a choisy pour sa guide,  
Ce sera celuy seul qui en sera l'Alcide :  
A luy seul j'ouvriray la porte du verger,  
Où heureux il pourra me cueillir sans danger.*

*Qu'autrement on n'espère en mon cueur faire brèche :  
Car je ne crains Amour, ny son arc, ny sa flèche :  
J'esteins, comme il me plaist, son brandon furieux,  
Les ailes je luy coupe, et débende les yeux.*





## HYMNE DE LA SURDITÉ

A P. DE RONSARD, VANDOMOYS

*Je ne suis pas, Ronsard, si pauvre de raison,  
De vouloir faire à toy de moy comparaison,  
A toy, qui ne seroit un moindre sacrilège,  
Qu'aux Muses comparer des pies le collège,  
A Minerve Aracné, Marsye au Délien,  
Ou à nostre grand Prince un prince Italien.*

*Bien ai-je, comme toy, suivy dès mon enfance  
Ce qui m'a plus acquis d'honneur que de chere  
Ceste sainte fureur, qui pour suyvre tes pas  
M'a tousjours tenu loing du populaire bas,  
Loing de l'ambition, et loing de l'avarice,  
Et loing d'oysiveté, des vices la nourrice,  
Aussi peu familière aux soldats de Pallas,  
Comme elle domestique aux prestres et prélat*

*Au reste, quoy que ceulx, qui trop me favori.  
Au pair de tes chansons les miennes autoris  
Disant, comme tu sçais, pour me mettre en an  
Que l'un est plus facile, et l'autre plus sçavan  
Si ma facilité semble avoir quelque grace,  
Si ne suis-je pourtant enflé de telle audace,*

tre beste,  
 es sa teste :  
 it concevoir  
 eux peuvent voir,  
 e l'a faict naistre,  
 ne le pense estre,  
 tenons ce poinct)  
 il de n'estre point.

n'est sourd de na-  
 [ture,  
 r nourriture  
 sourd animal,  
 beaucoup de mal.  
 avoir par l'oreille  
 i nostre esprit ré-  
 [veille,  
 nostre entendement  
 contentement.

l défaut luy nie  
 douce harmonie,  
 intefois  
 mauvaise voix,  
 ruit, une tempeste,  
 pement de teste,  
 douce chanson  
 froyable son.

isir délectable,  
 e tient à la table,

*Le pertuis de l'ouye, et les trois petis os,  
 Qui sont à cest effect en noz temples enclos  
 De quel sage artifice, et nécessaire usage -  
 La nature a basty ce petit cartilage,  
 Qui de l'oreille estant le fidèle portier,  
 Droit sur le petit trou du caverneux sentier  
 Bat éternellement, si d'une humeur épesse,  
 Qui pour sa grand' froideur résoudre ne se  
 Son bat continuel ne se treuve arrêté,  
 D'où vient ce fascheux mal, qu'on nomme S  
 Fascheux à l'ignorant, qui ne se fortifie  
 Des divines raisons de la philosophie.*

*Je ne veulx estre icy de la secte de ceulx  
 Qui disent n'estre mal, tant soit-il angoissi  
 Fors celuy, dont nostre ame est atteincte et  
 Et que tout autre mal n'est que par fantais  
 Combien que le né sourd, et par tel vice ex  
 Du sens, qu'on dict acquis, ne s'en fasche n  
 (Comme l'on peult juger) que d'estre né san  
 Ou n'égaller au cours les bestes plus isnell.  
 En force les taureaux, les poissons au nag  
 Ou de ne se pouvoir, comme un Démon, ch  
 D'autant que le regret vient de la cognoiss  
 Du bien, duquel on a perdu la jouissance,  
 Et qu'on ne doit aucun estimer malheureu.  
 Pour ne jouir du bien, dont il n'est désireu  
 Non plus qu'est un cheval, ou autre beste t  
 Pour n'avoir, comme nous, la raison natur*

*Si est-ce toutefois que pour l'homme estr  
 Un animal docile. auquel est ordonné*

*Contre le naturel de chacune autre beste,  
Deslever, plus divin, aux estoilles sa teste :  
Si par estre né sourd, il ne peut concevoir  
Rien plus hault, que cela que ses yeux peuvent voir,  
Sans cognoistre celuy, qui homme l'a faict naistre,  
Malheureux je l'estime, or' qu'il ne le pense estre,  
Aussi bien que l'on dict (et nous tenons ce poinct)  
N'estre plus grand malheur, que cil de n'estre point.*

*Mais cestuy-là, Ronsard, qui n'est sourd de na-  
[ture,  
Ains l'est par accident, s'il a par nourriture  
Quelque sçavoir acquis, c'est un sourd animal,  
Privé d'un peu de bien, et de beaucoup de mal.  
Car tout le bien, qu'on peut recevoir par l'oreille,  
Procède ou d'un doux son, qui nostre esprit ré-  
[veille,  
Ou d'un plaisant propos, dont nostre entendement  
Reçoit en l'escoutant quelque contentement.*

*Or celuy, qui est sourd, si tel défaut luy nie  
Le plaisir qui provient d'une douce harmonie,  
Aussi est-il privé de sentir maintefois  
L'ennuy d'un faulx accord, une mauvaise voix,  
Un fascheux instrument, un bruit, une tempeste,  
Une cloche, une forge, un rompement de teste,  
Le bruit d'une charrette, et la douce chanson  
D'un asne, qui se plaingt en effroyable son.*

*Et s'il ne peut gouster le plaisir délectable,  
Qu'on a d'un bon propos, qui se tient à la table,*

*Aussi n'est-il subject à l'importun caquet  
 D'un indocte prescheur, ou d'un fascheux parquet :  
 Au babil d'une femme, au long prosne d'un prestre,  
 Au gronder d'un vallet, aux injures d'un maistre,  
 Au causer d'un bouffon, aux broquars d'une court,  
 Qui font cent fois le jour désirer d'estre sourd.*

*Mais il est mal venu entre les damoizelles :  
 O bien heureux celuy, qui n'a que faire d'elles,  
 Ny de leur entretien ! car si de leurs bons mots  
 Il n'est participant, par faulte de propos  
 Il ne s'estonne aussi, et ne se mord la langue,  
 Rougissant d'avoir faict quelque sottte harangue.*

*Mais il est soupsonneux, et tousjours dans son*  
[cœur  
*Se faict croire qu'il sert d'argument au moqueur :*  
*Il ne le doit penser, s'il se pense habile homme,*  
*Ains pour tel qu'il se croid, doit croire qu'on le*  
[nomme.

*Mais il n'est appelé au conseil des Seigneurs :  
 O que cher bien souvent s'achètent tels honneurs  
 De ceulx, qui tels secrets dans leurs oreilles portent,  
 Quand par légèreté de la bouche ilz leur sortent !*

*Mais il est taciturne : ô bien heureux celuy,  
 A qui le trop parler ne porte point d'ennuy,  
 Et qui a liberté de se taire à son aise,  
 Sans que son long silence à personne déplaise !*



*O que tu es heureux, quand le long d'une rive,  
 Ou bien loing dans un bois à la perruque vive,  
 Tu vas, un livre au poing, meditant les doux sons,  
 Dont tu sçais animer tes divines chansons,  
 Sans que l'aboy d'un chien, ou le cry d'une beste  
 Ou le bruit d'un torrent t'élourdisse la teste.  
 Quand ce doux aiguillon si doucement te poingt  
 Je croy, qu'alors, Ronsard, tu ne souhaites point  
 Ny le chant d'un oyseau, ny l'eau d'une montagne,  
 Ayant avecques toy la Surdité compagne,  
 Qui faict faire silence, et garde que le bruit  
 Ne te vienne empescher de ton aise le fruit.*

*Mais est-il harmonie en ce monde pareille  
 A celle qui se faict du tintin de l'oreille?  
 Lors qu'il nous semble ouïr, non l'horreur d'un tor-  
 [rent,  
 Ains le son argentin d'un ruisseau murmurant,  
 Ou celuy d'un bassin, quand celuy qui l'escoute,  
 S'endort au bruit de l'eau, qui tombe goutte à  
 [goutte.*

*On dict qu'il n'est accord, tant soit mélodieux,  
 Lequel puisse égaler la musique des Cieux,  
 Qui ne se laisse ouïr en ceste terre basse,  
 D'autant que le fardeau de ceste lourde masse  
 Hébète noz esprits, qui par la Surdité  
 Sont faicts participans de la divinité.*

*Regarde donc, Ronsard, s'il y a mélodie  
 Si douce que le bruit d'une oreille essourdie,*

*Et si la Surdité par un double bienfaict  
Ne récompense pas le mal, qu'elle nous faict,  
En quoy mesmes les Dieux, Déesse, elle ressemble,  
Qui vous versent l'amer, et le doux tout ensemble.*

*O que j'ay de regret en la douce saison,  
Que je soulois régner paisible en ma maison,  
Si sourd, que trois marteaux tumbans sur une masse  
De fer estincelant, n'eussent rompu la glace  
Qui me bouchoit l'ouye, heureux, s'il en feut onc :  
Las feuss -je aussi sourd, comme j'estois adonc !*

*Le bruit de cent vallets, qui mes flancx environ-  
[nent,  
Et qui soir et matin à mes oreilles tonnent,  
Le devoir de la court, et l'entretien commun,  
Dont il fault gouverner un fascheux importun,  
Ne me fascheroit point : un créditeur moleste  
(Race de gens, Ronsard, à craindre plus que peste)  
Ne troubleroit aussi l'aise de mon repos,  
Car, sourd, je n'entendrois ne luy, ne ses propos.*

*Je n'orrois du Castel la fouldre, et le tonnerre,  
Je n'entendrois le bruit de tant de gens de guerre,  
Et n'orrois dire mal de ce bon Père Saint,  
Dont ores sans raison toute Rome se plaingt  
Blasmant sa cruauté, et sa grand' convoitise,  
Qui ne craint (disent-ilx) aux depends de l' glise  
Enrichir ses nepveus, et troubler sans propos  
De la Chrestient  le publique repos.*

*Je n'orrois point blasmer la mauvaise conduite  
De ceux qui tout le jour traînent une grand' suite  
De braves courtisans, et pleins de vanité  
Voyant les ennemis autour de la cité,  
Portent Mars en la bouche, et la crainte dans l'ame:  
Je n'orrois tout cela, et n'orrois donner blâme  
A ceux qui nuict et jour dans leur chambre enfer-  
[mez  
Ayant à gouverner tant de soldats armez,  
Font aux plus patiens perdre la patience,  
Tant superbes ilz sont, et chiches d'audience.*

*Je n'entendrois le cry du peuple lamentant  
Qu'on voise sans propos ses maisons abbatant,  
Qu'on le laisse au danger d'un sac épouventable,  
Et qu'on charge son doz d'un faiz insupportable.  
O bien heureux celuy qui a receu des Dieux  
Le don de Surdité ! voire qui n'a point d'yeux,  
Pour ne voir, et n'ouïr en ce siècle où nous sommes  
Ce qui doit offenser et les Dieux, et les hommes.*

*Je te salue, ô sainte, et alme Surdité !  
Qui pour throsne, et palais de ta grand' majesté  
T'es cavé bien avant sous une roche dure  
Un antre tapissé de mousse, et de verdure :  
Faisant d'un fort hallier son effroyable tour,  
Où les cheutes du Nil tempestent à l'entour.*

*Là se void le Silence assis à la main dextre  
Le doigt dessus la lèvre : assise à la senestre*

*Est la Mélancholie au sourcil enfoncé :  
L'Estude tenant l'œil sur le livre abaissé  
Se sied un peu plus bas : l'Ame imaginative,  
Les yeux levez au ciel, se tient contemplative  
Debout devant ta face : et là dedans le rond  
D'un grand miroir d'acier te faict voir jusq'au fond  
Tout ce qui est au ciel, sur la terre, et sous l'onde,  
Et ce qui est caché sous la terre profonde :  
Le grave Jugement dort dessus ton giron,  
Et les Discours ailez volent à l'environ.*

*Donq', ô grand' Surdité, nourrice de sagesse,  
Nourrice de raison, je te supply, Déesse,  
Pour le loyer d'avoir ton mérite vanté,  
Et d'avoir à ton loz ce Cantique chanté,  
De m'estre favorable : et si quelqu'un enrage  
De vouloir par envie à ton nom faire outrage,  
Qu'il puisse un jour sentir ta grande déité,  
Pour sçavoir, comme moy, que c'est de Surdité.*





## TABLE DES MATIÈRES

---

|                                                  | Page |
|--------------------------------------------------|------|
| <b>AVERTISSEMENT de l'Auteur.</b> . . . . .      | xi   |
| <b>A Monsieur Duthier.</b> . . . . .             | 1    |
| <b>Le <i>Moretum</i> de Virgile.</b> . . . . .   | 4    |
| <b>VŒUZ RUSTIQUES, du Latin de Naugerius :</b>   |      |
| <b>A Cérés.</b> . . . . .                        | 10   |
| D'un vanneur de blé, aux vents . . . . .         | 12   |
| <b>A Cérés, à Bacchus et à Palès</b> . . . . .   | 13   |
| Sur le mesme subject . . . . .                   | 13   |
| D'un berger, à Pan. . . . .                      | 14   |
| D'un chasseur . . . . .                          | 15   |
| D'un vigneron, à Bacchus . . . . .               | 15   |
| De deux amans, à Vénus . . . . .                 | 16   |
| D'une nymphe, à Diane. . . . .                   | 17   |
| Épitaphe d'un chien. . . . .                     | 17   |
| <b>A Vénus</b> . . . . .                         | 19   |
| Estrene d'un tableau . . . . .                   | 20   |
| Villanelle . . . . .                             | 21   |
| Le combat d'Hercule et d'Acheloy's . . . . .     | 23   |
| Chant de l'Amour et du Printemps . . . . .       | 30   |
| Chant de l'Amour et de l'Hyver . . . . .         | 39   |
| De sa peine, et des beautez de sa Dame . . . . . | 47   |
| <b>A Olivier de Magni.</b> . . . . .             | 50   |
| Contre les Pétrarquistes. . . . .                | 61   |
| Élégie d'amour . . . . .                         | 69   |
| Chanson . . . . .                                | 73   |
| Bayser. . . . .                                  | 78   |
| Autre Bayser. . . . .                            | 80   |
| Complainte des Satyres aux Nymphes . . . . .     | 82   |
| Sur un chappelet de roses. . . . .               | 84   |
| Épitaphe d'un petit chien. . . . .               | 85   |
| Épitaphe d'un chat. . . . .                      | 89   |

|                                                      | Page |
|------------------------------------------------------|------|
| Építaphe de l'abbé Bonnet . . . . .                  | 97   |
| A Bertran Bergier, poète dithyrambique . . . . .     | 103  |
| Építaphe d'un flambeau . . . . .                     | 107  |
| Contre une vieille . . . . .                         | 112  |
| Élégie amoureuse . . . . .                           | 117  |
| La Courtisane repentie . . . . .                     | 120  |
| La Contre-repentie . . . . .                         | 125  |
| La vieille Courtisane . . . . .                      | 131  |
| Métamorphose d'une rose . . . . .                    | 153  |
| Hymne de la Surdité :    P. de Ronsard, Vandomoys . | 156  |

### EXTRACT DU PRIVIL  GE DU ROY

*Il est permis à F  d  ric Morel, Imprimeur et Libraire en l'Université de Paris, d'imprimer et vendre ce présent livre intitulé, Divers Jeux rustiques, et autres œuvres poétiques de JOACHIM DU BELLAY. Et défendu très-expressément de par le Roy à tous autres Imprimeurs et Libraires de imprimer ne exposer en vente d'autre impression (ny mesme de la sienne, sans son consentement) ledict livre, et autres œuvres poétiques dudict autheur imprimées par ledict Morel : Et ce, sur peine de confiscation des livres, et d'amende arbitraire envers le Roy, Autheur, et ledict Imprimeur. Ainsi que plus ample-ment il appert par le Privil  ge octroyé audict DU BELLAY. Donné    Paris le xvii. jour de Janvier, Mil cinq cens cinquante sept :*

*Signé DUTHIER.*

*Paris, — Typ. Mottero  , 31, rue du Dragon.*



PETITE COLLECTION IN-48 ELZÉV

Papier de Hollande, titres en rouge et no

LAURENCE *La Confession* entre Luther et le diable au colat de la Messe, à G.

LEONARD DE BUFFON *Julius*, Dialogue entre Saint Pierre et le Pape Jules II à la porte du Paradis, . . . 2 fr. 50

HENRI CHIFFON *Le* *Entre de Franchet* (C

restitution universelle et par-jourable au xve siècle, . . . 4 fr.

THÉODORE DE *Entre de Malb* *Pascalini*, . . .

JOACHIM DU B *Diverses Letr em* *autres (Euvres)*

LA MÔTHE LE *Hexamétra rus*

LA MÔTHE LE *Soliloques scept*

Sans encre : *Arminius*, par Ulrich de Hut *Pascent Parisien*, — *Anti-Cotton*, et

RAPPORT SUR LA BIBLIOGRAPHIE, près *Commission nationale*, par GÉORGES, Evêque *évêque de Metz*, petit in-8vo, . . . . .

LANCETINE JONCTION DE L'ANGLE TER *THANCÉ*, ou le *Déruit de Calais*, par NICO *MAREYS*, de l'Académie des Sciences, in-18 J

DE LA

RÉMONSTRANCE

et des amants

INCIPES ET S. CCUBES

Par le R. P. Louis Marie SIMON, de l'Oratoire de Saint-François de Sales, (17<sup>e</sup> siècle)

COUVRE-BROCHÉ, ÉDITÉ D'APRÈS LE MANUSCRIT ET TRADUIT DU LATIN PAR JEAN LESTER

En beau volume petit in-8vo, papier de Hollande, en rouge et noir, tiré à 500 exemplaires, . . . . .

Paris : Typographie Mouton, 31, rue du D